

Pauline Pucciano

La belle glacée,
et autres contes fantastiques

La belle glacée

Il avait entendu son appel par-delà les forêts, et avait dirigé sa course vers elle, dès la première fois, abandonnant son chemin, éreintant sa monture, bravant le sommeil et la faim, pour lui porter secours.

Il l'avait trouvée enfin, dans la plus haute salle du donjon, et avait doucement déposé son heaume, son armure et son glaive, avant de s'avancer vers elle. Il entendit à peine les hennissements de son cheval qui se mourait en bas, car il n'avait d'yeux que pour elle, elle à qui il était lié par le serment le plus puissant, elle pour la vie de laquelle il eût donné la sienne, elle qu'il avait prise un jour sous l'éternelle protection de son amour.

Elle se tenait dans un coin d'ombre et il ne vit autour d'elle ni traître ni dragon, et ses chevilles ni ses poignets blancs ne semblaient entravés par des chaînes. Il y avait cependant dans son allure quelque chose de troublant, et, tandis qu'il s'approchait, il remarqua sa mortelle pâleur et les lents frissons qui parcouraient sa chemise blanche. Elle souriait un peu, en le voyant approcher, et ses yeux égarés le fixaient avec une expression lointaine.

- C'est le froid qui m'envahit, murmura-t-elle, et ses lèvres adorables brusquement se fendirent et saignèrent, succombant à d'invisibles gerçures. Voilà déjà presque une semaine que cette glace m'étreint, et je sais que bientôt elle m'emportera.

Le chevalier s'approcha et remarqua que des cristaux scintillants s'étaient accrochés, et que son haleine autrefois si douce était aujourd'hui comme un épais brouillard.

- Quelle malédiction vous frappe-t-elle ? demanda-t-il, consterné.

- Je marchais l'autre jour dans le bois de mon père, lorsque je rencontrai une dame, somptueusement vêtue et irréallement belle, qui me toisait de l'air le plus hautain. "Tu n'es pas laide", me dit-elle. "As-tu un amour ?" Je répondis que j'étais aimée par le chevalier le plus brave. Cette parole sembla lui déplaire, et je songeai que j'avais été maladroite, car son regard trahissait quelque chagrin d'amour. "Tu crois qu'il t'aime, dit-elle, mais il n'en est rien". Je protestai de votre amour avec la dernière violence, et elle dut me trouver impudente, car elle me dit: "Veux-tu parier

avec moi qu'il t'aime autant que tu crois ?" Je l'assurai que ce défi ne m'effrayait pas. "Qu'es-tu prête à parier ?" "Ma vie", répondis-je.

Elle eut un rire étrange, puis me regarda de ses yeux profonds, et me dit: "Un froid surnaturel a envahi ton corps. Lorsque tu sentiras sa morsure, tu appelleras ton chevalier. S'il t'aime un peu, il viendra à ton secours. S'il t'aime beaucoup, il restera auprès de toi. Et s'il t'aime autant que tu le dis, il vaincra le froid qui te ronge. S'il n'y parvient pas, tu auras perdu ton pari, et la mort te délivrera."

Le chevalier sentit son coeur s'affermir dans sa poitrine, et voulait la prendre dans ses bras, mais dès qu'il touchait son corps, le froid gagnait sa propre main, s'étendait à son bras, puis au reste de son corps.

- Ne vous a-t-elle pas dit comment je peux vous guérir ?

Elle sourit encore une fois de son air souffrant, et secoua la tête doucement.

- Restez auprès de moi, et gardez votre main sur mon corps - lorsqu'elle me touche, je sens qu'un peu de votre chaleur vient en moi.

Ils s'assirent tous deux, enlacés, et attendirent. Le chevalier sentait venir en lui l'engourdissement terrible, et une faiblesse de tout le corps, qu'il ne connaissait pas, l'accablait. Cependant, bien que les joues de sa belle se fussent légèrement teintées et que la saignée de ses lèvres eût fini par cesser, il lui semblait que la chaleur qu'elle recevait de lui n'était en rien proportionnelle au froid mortel qu'il recevait d'elle; et commença à prendre peur.

- Soyez patient, répétait-elle de loin en loin, et il regardait, fasciné, la fumée blanche qui sortait de sa bouche.

Des heures et des heures passèrent ainsi. Les progrès qu'il constatait sur elle étaient de plus en plus lents - à l'inverse, le mal en lui s'intensifiait à un rythme toujours accéléré. Elle avait toujours sur le visage la même expression lointaine et figée, et cette expression, au moment où il se rendit compte qu'il mourrait peut-être sans l'avoir sauvée, lui devint tout à coup insupportable.

Il essaya de se dégager d'elle, et lorsque le contact fut rompu, une bienfaisante chaleur

revint dans ses membres endoloris, qu'une pellicule de glace avait fini par recouvrir. Il ne songea même pas au geste qu'il venait de faire, tant le soulagement qu'il éprouva fut intense.

- Ce n'est pas la bonne solution, dit-il, je vais mourir et vous aussi, si nous restons ainsi immobiles.

Elle le regarda de ses yeux bleus lointains.

- Votre amour pour moi doit guider votre conduite.

Il ne cessait de la regarder et se sentait indiciblement inutile.

- Mais que dois-je faire ?

Elle haussa les épaules, lentement et, bien qu'il se sentît désespéré, ne ressentit aucune envie de revenir auprès d'elle. Et, quand elle tendit ses mains pour s'accrocher à lui, soudain, les doigts de marbre lui firent horreur.

- Est-ce que vous m'aimez assez ? demanda-t-elle avec tristesse.

Sans répondre, il se précipita sur elle et l'enserra avec force. Il eut à peine le temps de voir son sourire s'accroître légèrement avant d'être victime du mal qu'elle répandait - il sentait sa vie partir lentement, et une angoisse atroce commençait à l'étreindre.

- Il faut m'aimer plus fort, dit-elle encore, car le froid ne me quitte pas.

Il ferma les yeux et se concentra sur elle, sur le visage rayonnant et toujours en mouvement qu'il lui avait toujours connu; il se souvint des moments les plus doux; il imagina le chagrin qu'il éprouverait à sa mort - et chaque fois une onde de sa vie le quittait, comme une gerbe de sang.

- Encore, murmura-t-elle.

Il pensa aux enfants qu'il rêvait de lui voir porter, il se remémora sa fierté de marcher à son bras, il imagina la douceur de vieillir auprès d'elle, et se rappela les jeux qu'ils avaient joué ensemble - et le froid obscurcissait ses sens.

- Encore, murmura-t-elle, encore.

Il songea au serment qu'il lui avait fait, et se sentit infiniment seul devant ce froid qu'il n'arrivait pas à lever. S'il échouait, cependant, il voulait en mourir - car il l'aimait de toute son âme, et s'il

avait fallu se jeter du haut du ciel pour être sûr de la sauver, il eût sauté le coeur léger, et bravé la mort sans regret.

Il ouvrit les yeux. Elle était là, froide et blanche contre lui, agrippée à son bras, et murmurant sans cesse. D'où lui venait cette répugnance insurmontable, d'où cette envie de la briser ?

Il la repoussa avec violence, et, à nouveau, le sang coula à flots dans ses veines rajeunies - elle le regardait par en bas, et son sourire presque sournois prit tout à coup une allure diabolique.

- Je vous aime, cria-t-il, pourquoi cela ne suffit-il pas ?

Il se détourna d'elle, qui restait silencieuse, et se mit à pleurer. Ce n'était pas sa faute, cette répugnance qu'il éprouvait, pas sa faute cette angoisse et ce désir de vivre.

- J'ai risqué cent fois ma vie pour vous, gémit-il. Je vous ai prouvé cent fois mon courage et mon amour. Pourquoi n'est-ce pas assez ?

- Votre chaleur, entendit-il, donnez-la moi...

Il sentit une main rampante et plus froide qu'un reptile se glisser autour de sa jambe, et en un bond fulgurant il se saisit de son glaive.

Elle rampait, à présent, avec difficulté, dans sa direction, et son regard, empreint d'une langueur étrange, lui inspirait un dégoût physique, viscéral, que rien n'aurait pu contenir.

- Encore, répétait-elle, votre chaleur...

Il recula, le glaive levé, contre le mur, mais son geste n'entravait pas le mouvement de celle qui, à demi-hébétée, à l'agonie, rampait vers lui en tendant ses mains froides. Le temps qu'elle mit à parvenir jusqu'à lui sembla au chevalier une éternité d'horreur, et lorsque la main avide frôla sa cheville, le glaive s'abattit, aveugle, brisant la glace et déchirant la chair, libérant une source de sang qui s'épandit, rouge, sur la pierre.

Le chevalier fixa, immobile, le mouvement du sang sur le sol, puis lâcha son arme. L'échec et le remords s'abattirent sur lui comme une chape de plomb, et il sanglota longtemps sans pouvoir retourner le cadavre étendu sur le ventre. Lorsqu'enfin il en eut la force, sa douleur fut telle qu'il

perdit connaissance.

Il reprit conscience sous les acclamations de haine, et se sentit frappé, humilié, porté sur une place publique où la foule hurlante semblait se contenir pour ne pas l'écarteler et le lacérer. Il entrevit l'arbre sinistre, au bout du chemin, où se balançaient tristement des pendus de toutes sortes.

Il dut fermer les yeux à cette vision, car il ne vit pas l'officier qui approchait la corde, et fut presque surpris par la sensation d'étranglement et la terre se dérochant soudainement sous ses pieds.

Pendant plusieurs minutes encore il entendit des cris, puis il se fit autour de lui un grand silence et sa conscience s'éclaircit. Il était en train de mourir et la mort lui paraissait plus douce que l'enfer. Oh, il avait tellement honte, et se haïssait tant lui-même qu'il en venait presque à désirer la souffrance de l'expiation. Une pensée cependant le hantait: le sang qu'il avait si ignoblement répandu était-il chaud ? Il espérait follement que le glaive, en la tuant, l'avait réchauffée, et que la dernière pensée de sa belle fût la certitude qu'il l'aimait.

Dans les fumées entêtantes de l'agonie, il crut entendre un rire féminin, clair et cassant comme le cristal.

Ce fut la dernière chose dont il eut conscience avant de sombrer dans les eaux noires.

Légende d'une mer mortelle

La lumière voilée de brume donnait au rivage une demi-teinte étrange, ocre et grise, et noyait l'horizon. La plage, encerclée de rochers, était déserte et nue, comme à l'accoutumée, et Olga songeait à la formidable et féconde absence de vie qui éclatait dans ce paysage. C'était un espace pur, livré aux vents et à la pluie, envahi par le bruit monotone de l'eau qui s'écroule, s'éparpille et recule, sans but, sans fin, inhumaine. Il y avait dans la contemplation de ce spectacle un vertige perpétuel – le sentiment d'accéder à un autre espace, plus grand.

Olga tourna la tête vers sa fille. Lenna avait posé son livre et la regardait. Elles restèrent longtemps ainsi, sans parler, ivres d'une même ivresse, communiant dans le sentiment de solitude et de puissance qui les touchait comme une grâce.

– Tu as peur, dit Olga.

Lenna tourna les yeux vers la mer.

– Le père de Mandre était brutal, murmura-t-elle.

– Celui-là ne le sera pas.

– Je sais.

Elle s'arrêta un instant de parler, puis regarda sa mère. Elle hésitait toujours avant de lui dire quelque chose, comme si les paroles étaient inutiles.

– J'ai peur de la douceur plus encore que de la violence, reprit-elle.

– Tu aimeras cet homme et ce sera une erreur. Mais il ne faut pas avoir peur de l'erreur.

Lenna hocha la tête, tristement.

– Où est Mandre ?

La petite fille surgit de la maison et les rejoignit sur la terrasse. Elle avait dans la main une pierre noire, parfaitement ronde.

– Il ne faut pas jouer avec les pierres noires, dit Olga.

Lenna eut un petit rire silencieux. Mandre caressait la pierre, doucement, les yeux vides.

– Je dois la jeter ? Demanda-t-elle.

- Non, dit Lenna. Non, ça n'a aucune importance.

@@@@@@@@@@

Paul buvait son café à petites gorgées, en essayant de vaincre un haut-le-cœur, parce que c'était amer. Il valait mieux se concentrer sur cet acte mesquin, dérisoire.

Assis à l'intérieur de ce café banal, il ne regardait même pas la mer à travers la vitre. Il se trouvait dans une faille de son existence – tous les chemins qu'il avait suivis, péniblement, depuis des années, venaient de rejoindre l'impasse désespérante qui marquait leur fin. En serrant dans sa main sa tasse brûlante, il se demanda jusqu'où encore pouvait aller l'échec, et ne remarqua pas l'entrée dans le café d'un jeune homme que la blondeur et la pureté de traits rendaient presque uniformément transparent.

Le jeune homme avait une canne, à la main, une longue canne de bois clair, extrêmement ouvragée, qu'il promenait autour de lui sans cesse, dans des tournoiements indolents et irréguliers.

Paul finit par tourner la tête, et rencontra sans le vouloir le regard pâle et terne de l'arrivant, qui s'approcha de lui.

- Bonjour, dit le jeune homme d'une voix grave.
- Bonjour, dit Paul en détournant les yeux .
- Je peux m'asseoir ?
- Je vous en prie.

Le jeune homme resta un moment silencieux en face de Paul.

- Vous n'aimez pas le café ?

Paul fut surpris.

- Non.
- Pourquoi en buvez-vous alors ?
- Il paraît que ça soutient, dit Paul avec agacement.

- Il est inutile de chercher à se soutenir.

Paul regarda, épuisé, l'être blond, presque androgyne, qui tournait la tête avec lenteur et maniérisme vers la grève. Il songea que cette présence ne le dérangeait même pas.

- Comment vous appelez-vous ? demanda Paul.
- Claude.
- Moi, je m'appelle Paul.

Il termina son café et s'aperçut qu'il avait maintenant dans la bouche un goût de fiel qui ne partirait pas.

- Vous avez l'air... perdu, dit Claude.
- Oui, c'est à peu près le mot exact.
- Que vous est-il arrivé ?

Paul hésita un instant avant de répondre.

- Ma femme m'a quitté, il y a un an, et je viens de faire faillite.
- Que faisiez-vous ? demanda Claude en glissant sur Paul un regard calmement ambigu.
- J'avais monté une sorte de brocante. Enfin, un cabinet de curiosités. Je cherchais à réunir toutes sortes d'objets bizarres, insolites, en pensant que ça intéresserait les gens.
- Et ça ne les a pas intéressés ?
- Pas du tout.

Paul se sentit devenir nerveux. L'autre le dérangeait, à présent. Il avait sur les lèvres un rictus amusé, et promenait, lentement, sur le bord de la table, sa main aux ongles vernis de bleu.

- Vous habitez ici ? demanda Paul.

Claude hocha la tête en direction de la mer.

- Oui, mais je viens de là-bas.

Paul fronça les sourcils.

- Il y a une sorte de manoir à flanc de falaise, un peu plus loin. Un manoir qui donne sur la

mer. Ma mère et ma sœur vivent là-bas.

- Vous avez préféré venir ici? Dans ce village impossible ?

Claude fit un long sourire.

- Il faut être fort pour demeurer là-bas... Et moi...

Paul toussota.

- Il va falloir que j'y aille, coupa-t-il.
- Falloir ? répéta Claude. Je croyais que vous étiez perdu.

Paul se leva, troublé, et enfila son manteau.

- Retrouvons-nous ici, demain, vers 17 heures, dit Claude.

Paul acquiesça rapidement et partit. Lorsqu'il fut sorti, il eut l'impression d'avoir frôlé par hasard la peau d'un invisible serpent.

@@@@@@@@

Mandre aimait, plus que toutes les autres pièces de la maison, la Bibliothèque. Elle n'avait jamais ouvert un livre, et n'avait jamais vu sa mère ni sa grand-mère lire l'un de ceux, innombrables, qui se trouvaient là. Mais leur présence massive et mordorée diffusait dans l'espace une atmosphère de recueillement à laquelle il était impossible de résister. Dans cette pièce les choses semblaient recouvrer leur valeur, et les mots qu'elle avait parfois tant de mal à prononcer se mettaient en place d'eux-mêmes, investis tout à coup d'une existence indépendante et objective.

Olga était assise dans un fauteuil et se confondait presque entièrement avec les objets et les meubles silencieux qui chargeaient le décor. Mandre, debout devant le miroir, attendait dans une exaltation muette. Au bout d'un long moment la voix éraillée de sa grand-mère vint s'immiscer dans le silence, ou plutôt se fondre en lui, comme si sa plénitude ne devait pas en être altérée.

- Qu'est-ce que tu vois ?
- Un visage.

- Et au fond du visage ?
- Un regard.

Olga était en train de faire rouler entre ses doigts la pierre à peine brillante d'une énorme bague.

- Tu dois voir autre chose.
- Un lieu.
- Quel est-il ?
- Immense.
- Y a-t-il des gens dans ce lieu ?
- Non, il n'y a personne.
- Et toi, tu es où ?
- Devant. Je regarde.

Olga contenait la joie déchirante que ces leçons lui arrachaient. Mandre n'avait que cinq ans et répondait déjà à ses questions avec une gravité d'adulte. Le sens de ce qu'elle disait lui échappait encore, mais ce n'était qu'une question d'années, peut-être même de mois.

- Que fait-on dans ce lieu ?
- On règne.
- Sur quoi ?
- Sur...

Dans le miroir, le reflet de Mandre s'agitait comme si elle venait de heurter à un obstacle.

Olga reprit de sa voix lente, persuasive.

- Sur quoi règne-t-on, dans ce lieu ?

La voix de l'enfant s'altéra.

- Je ne sais pas, Grand-Mère.

Elle se retourna et Olga fut frappée par l'expression d'effroi que ses traits rayonnaient.

- Calme-toi, Mandre, dit-elle. Tu n'es pas encore dans ce lieu.

Les traits de la petite fille se relâchèrent presque aussitôt.

- Où est Maman ?
- Dans sa chambre.

Olga la vit courir vers l'escalier avec une précipitation inhabituelle. L'air qu'elle avait déplacé mit quelques instants à s'immobiliser. Puis la paix, opaque et lourde, revint. Olga arrêta de jouer avec sa bague et la remit à son doigt. Ses mains étaient vieilles, plus vieilles qu'elle-même, et elle songea qu'elles ne lui appartenaient plus. Seule la pierre semblait maintenant les faire vivre. Ces mains maigres et brunes étaient, en quelque sorte, déjà mortes.

@@@@@@

Les fenêtres de la chambre étaient ouvertes, et le vent qui s'y engouffrait par rafales irrégulières était chargé d'un parfum d'éther et d'eau. Lenna se laissait enivrer par les courants violents du souffle, et regardait, presque hébétée, les robes qui gisaient sur son lit. La verte, dont l'étoffe lourde était presque rigide ; parure du pouvoir. La bleue, légère et marine comme un ciel, ornement des jours vides. La rouge, sanglante, pour la mort. Et la blanche, longue et douce – robe du sacrifice. Il ne manquait que la noire, celle de la défaite, dont l'austérité semblait supplier quelque puissance de lever la malédiction.

Il ne manquait que celle-là et c'était précisément celle-là qu'il eût fallu mettre – celle-là qu'Olga s'attendait à voir – celle-là qu'elle ne voulait pas porter. Les formes et les couleurs s'embrassaient sur le lit, et Lenna ne se rendit pas compte de ce qu'elle faisait lorsqu'elle saisit l'étoffe blanche.

La robe sur sa peau était caressante et tiède. Elle rangea les autres, une à une, et s'approcha du miroir. Elle était en train de se maquiller, à gestes lents, lorsque Mandre arriva sur le seuil. La petite resta un moment à contempler la blancheur irréelle de la pièce.

- Tu as fini ta leçon ?
- Oui.

Mandre s'approcha de la fenêtre. Il y avait, au loin, une averse sur la mer, comme un voile mouvant.

Lenna se leva, s'agenouilla auprès de l'enfant et la prit dans ses bras. Mander la serra de toutes ses forces.

Cette étreinte noyée dans la clarté eut l'intensité d'un adieu. Les cheveux de la petite fille, plus fins et plus clairs, faisaient avec ceux de sa mère des entrelacs changeants, qui disparaissaient au gré du vent.

@@@@@

Claude arriva à 17 heures précises. Il ne se rappelait plus à quoi il avait passé sa journée, et souriait dans le vide des failles béantes de sa propre mémoire en entrant dans la café.

Paul était déjà là, et Claude songea qu'il devait n'avoir vraiment plus rien à perdre pour venir à un tel rendez-vous. Il sentit comme une caresse sur son orgueil, et son sourire devint méchant. Il s'approcha.

Paul le regardait avec une expression presque imperceptible de dégoût.

– Bonjour, Paul.

– Bonjour.

Claude laissa couler son regard mouillé sur la table. Il y avait un verre vide.

– Vous n'avez pas voulu vous soutenir, aujourd'hui, remarqua-t-il.

– On m'a dit que c'était inutile.

Paul ressentait une émotion bizarre, qui s'apparentait à la peur, mais qui se mêlait de fascination. Ce jeune homme représentait tout ce qu'il avait un jour abhorré, et il se sentait pourtant étrangement proche de lui, comme si l'effondrement de sa propre vie lui avait légué un autre destin, dont il était la clé.

– Qu'avez-vous fait, aujourd'hui ? demanda Claude en s'asseyant.

– Peu importe, puisque j'ai perdu mon temps.

– On ne perd pas son temps, dit Claude en hochant la tête. On le dévide.

– Vous avez la manie des aphorismes, dit Paul d'une voix froide et un peu haineuse.

Claude le dévisagea silencieusement.

- Vous éprouvez pour moi une grande répulsion.

Paul tourna la tête vers la mer.

- Une certaine répulsion, corrigea-t-il.
- Je vous comprends trop bien, murmura Claude. Mais alors... pourquoi diable êtes-vous venu ici ce soir ?

Paul le regarda de nouveau.

- Je ne sais pas, répondit-il. Peut-être parce que je n'ai absolument rien à faire.
- Je crois qu'il y a une autre raison.
- Oui, c'est possible.
- Vous vous demandez peut-être ce que je cherche.

Paul fut étonné.

- Non. Je ne pense pas que vous cherchiez quelque chose de précis.

La voix de Claude se fit lointaine.

- Vous avez tort.
- Que cherchez-vous ?

Claude avait repris son sourire vague, énigmatique.

- On ne peut accéder au manoir de ma mère que par grandes marées.
- Et alors ?
- On y accède par la plage, à pied. Il faut escalader l'amas de rochers, là-bas.

Claude désignait le bout de la plage avec sa canne.

- Regardez, dit-il. C'est derrière ces rochers.

Paul tourna la tête.

- Pourquoi me parlez-vous de ce manoir ?
- Parce que c'est très important, répondit Claude sans cesser de sourire.
- Vous voulez m'emmener là-bas ?

- Oui, dit Claude. C'est cela. C'est exactement cela.

Paul soupira.

- Puis-je savoir pourquoi ?
- Non. C'est beaucoup trop compliqué.
- Ah.
- Vous acceptez ?

Paul allait répondre « oui » lorsqu'il prit conscience, brusquement, de l'in vraisemblable étrangeté de la proposition.

- Pourquoi accepterais-je ?
- Pourquoi n'accepteriez-vous pas ?
- Je ne vous connais pas, et vous ne m'êtes pas particulièrement sympathique. Vous me proposez de rendre visite à votre mère et à votre sœur dans une maison reculée, dont l'existence même semble douteuse. Avouez qu'il y a de quoi hésiter.

Le sourire de Claude s'accroissait à mesure que Paul parlait.

- Votre bon sens est étonnant. Pardonnez-moi si ça me fait sourire, mais je n'ai guère l'habitude des gens sensés.

Paul ne répondit pas.

- Vous avez raison d'avoir peur, reprit Claude. Mais vous n'êtes pas ici par hasard.
- Si, justement. Par le plus grand des hasards.
- N'avez-vous pas encore remarqué que le hasard et la nécessité ne font qu'un ?

Paul hocha la tête.

- Vous êtes fou.
- Oui. Mais cela m'empêche-t-il d'avoir raison ?
- Soit, dit Paul. Soit. Je vous accompagnerai là-bas.

Claude cessa de sourire.

- Qu'est-ce qui vous a décidé ?
- Votre dernière remarque.
- Après-demain, à 14h30, il sera possible d'y aller.
- Et quand sera-t-il possible d'en repartir ?
- A pied ? Vingt-sept jours plus tard.

Paul eut un tressaillement.

- Que vous coûte donc un mois de votre vie brisée?demanda Claude, gravement.
- Rien, répondit Paul avec un calme soudain. Rien du tout.

@@@@@

Mandre avait trouvé dans un coffre une boîte pleine d'éclats de miroirs. Elle était maintenant en train de les assembler ; sa construction improbable s'élevait peu à peu, dans les exhalaisons de colle.

Lenna et sa mère avaient presque oublié sa présence. L'une en face de l'autre, à-demi étendues sur les canapés profonds, elles parlaient.

- Il est encore temps, dit Lenna.
- Temps de quoi ?
- De renoncer à la conception de cet enfant.

Olga dévisagea sa fille avec une dureté minérale. Au fond d'elle cependant, un obscur vertige la prévenait du désastre, et l'emplissait de pitié.

- Tu sais qu'il faut que tu aies deux filles. Si tu renonces à celui-là, il te faudra en accepter un autre.

Lenna hochait la tête, l'air las. Olga la trouvait si démesurément belle dans sa robe blanche qu'elle en frissonnait de peur.

- A quoi bon mettre au monde une enfant qui mourra?murmura Lenna.
- Elle ne mourra peut-être pas.

Le regard de Lenna se fit aigu.

- Tu sais qu'elle mourra. Tu sais que Mandre est exceptionnelle, qu'aucune sœur au monde ne pourra jamais surpasser ses dons.

Olga baissa la tête. Qu'importait tout cela puisqu'il fallait que le cours des choses s'accomplît ?

- Il est interdit de violer la tradition, Lenna. Je ne peux pas te le permettre.
- La tradition, répéta Lenna, murmurante. Elle a déjà tué Marine, je ne supporterai pas qu'elle tue aussi mon enfant.

Olga eut un serrement de cœur au nom de sa première fille, qui lui avait ressemblé trait pour trait.

- Il fallait que Marine meure, dit-elle avec fermeté. C'est toi qui devais vivre.

Lenna avait les yeux grand-ouverts, fixes.

- J'avais quinze ans quand elle est morte. Sa mort m'a laissée muette. Et puis tu m'as dit qu'elle était morte pour me laisser vivre, au nom de la tradition.

Olga sentait une douleur profonde et douce qui l'envahissait.

- Je sais, dit-elle. J'ai souffert aussi.

Lenna leva sur elle des yeux surpris, qui commençaient à se teinter d'espérance.

- Je t'en supplie, ne m'oblige pas à...

Olga la dévisagea.

- A quoi ?
- Demande à Claude de tout annuler.

La lèvre d'Olga tremblait.

- N'insiste pas. Je n'ai pas le droit.

Il y eut, dans les yeux de Lenna, un assombrissement. Mandre avait fini son objet. Les morceaux de miroirs s'entassaient et s'enchevêtraient selon une architecture démente, irrationnelle, et semblaient pourtant devoir tenir pour l'éternité. Elle emporta sa chose et sortit furtivement de la maison.

- Mandre est sur la plage, dit Olga.

Lenna tourna la tête vers la fenêtre. Une petite silhouette avançait dans le paysage.

Elle s'arrêta de marcher et posa, sans réfléchir, son palais de glaces sur le sable. Un nuage sombre

était en train de traverser le ciel au dessus de sa tête. Lorsqu'il l'eut dépassée, un rayon de lumière tomba verticalement sur l'objet immobile.

Dans la maison, Olga et Lenna furent éblouies par l'étincellement splendide qui jaillissait du sable. La lumière répercutée leur offrait le spectacle inquiétant de sa chute insensée.

@@@@@

Claude avançait sur la plage à pas rapides. La mer s'était retirée, presque jusqu'à l'horizon. Paul songeait qu'il était rare de sillonner un espace aussi immense et vide. Ils se dirigeaient vers les rochers dont les formes déchirées devenaient presque menaçantes, intimidés, fouettés d'un vent chargé d'embruns.

- J'espère que vous apprécierez le manoir, dit Claude lorsqu'ils furent au pied des rochers.
- Comment est-il ?

Le visage de Claude avait pris une couleur humaine. Paul le trouva presque beau.

- Grand. Silencieux. On ne peut pas s'y sentir chez soi.
- Pas même votre mère ?

Claude éclata d'un petit rire sec.

- Ma mère est une femme un peu spéciale, ainsi d'ailleurs que ma sœur... Je ne sais si elles pourraient se sentir chez elles autre part que dans un désert...

Paul rit.

- Et vous ?
- J'aime et je hais cet endroit comme je les aime et comme je les hais. Il est à leur image.

Paul n'osa pas en demander plus et commença à grimper sur les blocs de pierre brute. L'escalade n'était pas difficile, pas assez en tout cas pour absorber son attention. Une appréhension grandissait en lui, comme une musique montant vers son point d'orgue, et l'idée de rebrousser chemin lui venait, aussi tentante qu'impossible, absurde.

- Regardez!cria Claude au bout de quelques minutes.

Paul tout d'abord ne vit rien. Seulement les rochers s'arrêtant et donnant sur une autre plage, plus

petite et plus profonde.

– A droite !

Une gigantesque maison, qui confondait ses couleurs avec celles des alentours, était encastrée dans l'escarpement de la côte. Elle n'était pas vraiment à flanc de falaise, mais il était visiblement tout à fait impossible d'y accéder par le haut. Son existence, sa position, sa solitude, donnaient l'impression dérangeante d'une construction blasphématoire.

Claude courait déjà sur la plage en direction de la maison. Une silhouette blanche venait lentement à sa rencontre. Paul resta un moment fasciné par le mouvement de cette silhouette, puis sauta à son tour sur le sable, et se mit à marcher.

@@@@@

Ils déjeunèrent, tardivement, sur la terrasse, sans remarquer qu'il faisait auprès de la maison une température démesurément douce pour la saison. Lenna parlait peu. Paul la regardait sans cesse, sans parvenir à s'habituer à son visage d'une perfection brutale – à la couleur trop intensément bleue de son regard – à la noirceur absolue de ses cheveux – à la pâleur mortelle de sa peau – à la robe sublime et blanche qu'elle portait comme un vêtement ordinaire et qui achevait de la faire ressembler à un personnage légendaire et surhumain.

Elle s'occupait de Mandre avec une attention discrète. La petite ressemblait à sa mère, avec encore sur les traits la douceur de l'enfance. Elle avait l'air d'une poupée vivante, animée par magie, dont les manières auraient gardé comme par mégarde un peu de leur raideur. Sa petite taille, la ténuité de sa voix, la rondeur de ses joues donnait envie, lorsqu'elle était immobile, de l'embrasser comme une enfant normale, dont l'insigne beauté n'aurait en rien entaché l'innocence. Mais dès qu'elle se mettait en mouvement, cette beauté semblait prendre une autre signification, plus lourde, plus grave. Elle paraissait émaner d'un pouvoir intérieur, obscur. C'était une beauté excessive, suffocante, qui donnait à qui la regardait trop longtemps une sorte de malaise diffus.

Paul évitait de croiser son regard – car Mandre l'avait observé à son arrivée avec une froideur inhumaine. La sensation d'un contact avec un reptile lui était revenue, plus forte et plus

immédiate. Des trois personnages féminins, c'était elle sans doute qui l'avait le plus surpris.

Olga, très digne dans une longue robe noire, servait à manger et à boire avec une prodigalité souveraine. Elle parlait beaucoup – des marées, du vent, des mouettes aux soudains éclats de rire, de la maison, de leur solitude.

- Ce serait vraiment aimable à vous de rester quelque temps avec nous, Paul. Les journées ici sont longues...
- Il est difficile de résister à l'attrait conjugué de la mer et de ces trois femmes, dit Paul en riant, en se tournant vers Claude.
- Oui, très difficile, renchérit Claude. Mais il faut se méfier des pouvoirs des enchantresses...

Lenna eut un sourire amusé.

- Vas-tu cesser, Claude ! Il va nous prendre pour des sorcières ! dit-elle en riant.

Olga n'aima pas cette remarque. Il y avait dans l'attitude de Lenna une artificialité exaspérante. Comme si la seule présence d'un homme suffisait à l'arracher à elle-même. Elle soupira silencieusement.

- Vous n'allez quand même pas rester? demanda Mandre.

Tous les visages se tournèrent vers elle.

-Eh bien, si, répondit Paul en souriant.

- Non, dit Mandre.

Lenna sentit à l'endroit de son cœur une douleur vive et éphémère.

-Pourquoi dis-tu cela, Mandre? N'as-tu pas envie qu'il reste ?

La petite se leva de table et s'approcha de sa grand-mère. Claude observait sur le visage de Paul l'avancée d'une terreur sourde et indistincte.

-Grand-mère, tu le sais, toi, qu'il ne doit pas rester.

Olga ressentit la même douleur que Lenna et contint le trouble que lui causait, plaintive et suraiguë, la voix enfantine.

-Il doit rester, au contraire. Tu te trompes.

Mandre la regarda longuement – d'un regard qui ne souffrait pas qu'on l'interrompît. Olga se sentit comme démasquée par ce regard ; elle sentait que la peur avait déclenché chez la petite une acuité particulière de perception. C'était la première fois que Mandre lui opposait une telle volonté – de ce conflit silencieux, ce fut Olga qui ressortit vaincue. Mandre explosa en sanglots et courut dans les bras de sa mère en hurlant des paroles incompréhensibles.

Claude emmena Paul, prestement, visiter la maison, et Olga entreprit de débarrasser la table. Longtemps après que l'incident fut clos, chacun gardait pourtant en tête l'écho inextinguible de ces sanglots animaux et stridents.

@@@@@

Dès que l'on se retrouvait seul, l'impression venait, profonde et tenace, que le manoir était désert. Le silence – à jamais confondu avec le bruit de l'eau – avait entre es murs une dimension particulière. Paul songea qu'il avait envie d'entendre une musique, puis essaya de concentrer son attention sur la chambre.

C'était l'une des pièces du rez-de-chaussée – il n'avait pu, bien qu'il eut visité toute la mison, excepté le grenier, se faire une idée précise du nombre des pièces et de leur agencement. Elle donnait sur la mer, comme toutes les autres, éclairée par une unique fenêtre. Paul observa un instant le jeu de l'umière et d'ombres qui occupait la chambre. Elle était vaste, et trois de ses murs semblaient perdus dans l'ombre. Un bureau de bois rouge était accolé à l'un des murs. Du papier toilé et un stylo à plume avaient été déposés sur sa surface magistrale et vide. Nulle trace de poussière, à aucun endroit, ne pouvait témoigner de la moindre négligence. Les choses étaient plus que rangées : ordonnées, selon une insaisissable perspective. Paul s'assit sur le lit. En face de lui, une statue verdâtre paraissait vvire une vie parllèle et inquiétante. C'était une statue de bronze, sans doute très ancienne, d'origine asiatique. Etais-ce un vieillard monstrueux, ou un dragon, qui dardait vers lui son regard fixe et ses lèvres infernales ?

Claude était rentré sans bruit et se tenait debout, la moitié du visage éclairé par le jour, l'autre disparaissant presque dans l'obscurité de la maison.

- Alors?demanda-t-il.

Paul était tellement envahi de silence que le son de la voix le fit sursauter.

- C'est étrange, dit-il lentement.

- Je vous avais prévenu.

Claude se dégagea de l'ombre et vint s'asseoir au bord du lit.

- Comment trouvez-vous ma famille?demanda-t-il encore.

Paul observa un long moment avant de répondre.

- Il y a, dans votre beauté, quelque chose d'atroce, articula-t-il.

Claude eut un sourire forcé, où passait un cynisme triste.

- Vous êtes plus fin que je ne pensais, murmura-t-il. Et le Manoir ?
- Il semble qu'il n'y en ait pas une parcelle qui ne soit parfaitement...
- Parfaitement ?
- Préparée, apprêtée.
- Vous en restez aux apparences...

Paul se tut un long instant.

- Je connais cette statue, dit-il nerveusement.

Claude la considéra en silence.

- Moi j'ai l'impression de ne l'avoir jamais vue, dit-il en haussant les épaules. Mais ce sont là des impressions auxquelles il ne vous appartient pas de prêter la moindre importance.
- Pourquoi ?
- Parce qu'ici, dit Claude en se levant, vous n'êtes pas le maître des significations. C'est un privilège réservé à d'autres.

Claude allait sortir lorsque Paul l'interrompit.

- Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous dites.

Claude se mit à sourire et fit une sorte de révérence.

- Un conseil : laissez les choses vous échapper, dit-il.

Paul n'entendit pas son éclat de rire et ne le vit pas disparaître.

@@@

Lenna marchait le long de la mer, à pas lents, cherchant à évacuer de sa tête tout sentiment d'identité. La dépersonnalisation était la source du calme – ce calme dont elle avait toujours joui comme d'un pouvoir, et qui était en train de la quitter, peu à peu. Elle essayait de mobiliser entièrement son attention vers le gouffre d'eau qui bruissait à ses côtés. Elle essayait de ne percevoir que cela, de n'être que cette perception. Mais des sentiments refaisaient toujours surface, encombrants comme la réalité, précis, vivants comme elle. Elle les étouffait et inlassablement recommençait l'exercice, pressentant que peut-être elle ne serait plus jamais capable de le mener à bien.

Alors qu'elle allait arrêter son effort et s'abandonner à la rêverie, elle sentit au milieu de sa nuque un minuscule point brûlant. Elle tourna la tête vers le Manoir. Le visage d'Olga apparaissait à l'une des fenêtres ; son regard perçait la distance comme un rayon. Lenna crut l'apercevoir pour la première fois, et la dévisagea avec une sorte de curiosité. Sombrant dans un effroi mal maîtrisé, le visage d'Olga disparut de la vitre.

- Lenna !

C'était la voix de Paul. Il se dirigeait vers elle, presque en courant. Elle oublia l'angoisse. Rien n'était plus en dehors d'un homme à-demi souriant qui venait de crier son nom et à qui elle adressait un regard tremblant.

- Je vous regarde marcher depuis quelques minutes, dit-il en arrivant près d'elle.

Elle sourit.

- Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

Il hésita un moment. Le visage de Lenna était mouillé d'embruns et ses cheveux tournoyaient lentement.

- Il est difficile de s'arracher à une contemplation, dit-il.

Elle baissa la tête.

- Je voudrais que vous me pardonniez, dit-elle. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Mandre, tout à l'heure. Elle n'est pas habituée, vous savez.
- Habituée à voir des gens débarquer dans son domaine ?

Lenna parut gênée.

- Habituée à voir des gens tout court, rectifia-t-elle.
- Mais...
- Elle ne va pas à l'école.

Paul regardait le sol. Ils se mirent à marcher.

- Et pour tout dire, reprit Lenna, elle n'est jamais sortie d'ici.

Paul la regarda. Elle souffrit de l'expression qu'il avait prise.

- Vous voulez dire qu'elle est née ici et qu'elle n'est jamais allée au-delà de ces rochers ?
- Oui, souffla Lenna. C'est cela.

Paul parut réfléchir un instant.

- Et vous ?
- Oui?fit-elle avec un sourire maladroit.
- Vous n'avez pas non plus été à l'école lorsque vous étiez petite ?

Lenna hocha la tête.

- Non.
- Et...
- Laissez-cela, Paul, je vous en prie.

Elle avait prononcé sa dernière phrase avec une autorité inflexible, et pourtant comme à la lisière de la prière. Elle semblait se faire une extraordinaire violence.

- Fort bien, dit-il en s'arrêtant de marcher.

Elle continua, machinalement, jusqu'aux rochers. Lorsqu'elle se retourna, la plage était vide.

@@@@

Le dîner fut silencieux, empreint d'une solennité étouffante. Claude semblait avoir perdu la force de l'ironie ; ses mouvements avaient recouvré leur nervosité naturelle ; il paraissait maintenant démesurément jeune. Paul remarqua qu'il évitait son regard et restait le plus souvent les yeux rivés à sa mère, dans une attitude enfantine et désemparée.

Olga ne regardait personne, et peronnçait de temps en temps quelques mots de circonstance, purement formels. Mandre n'apparut pas – Paul se demanda si on l'avait fait dîner plus tôt. Il n'en fut pas question, non plus que de l'incident qui avait clos le déjeuner.

Lenna garda les yeux baissés. Paul les observa tous, avidement ; il se sentait maintenant si parfaitement étranger à leur folie qu'il n'éprouvait même pas de gêne.

- Je vais me retirer, dit Olga d'une voix blanche à la fin du repas.
- Moi aussi, dit Claude. Bonsoir, Paul.

Paul eut un sourire tendu.

- Bonsoir.

Lenna garda les yeux baissés longtemps après qu'ils furent sortis. Paul la regardait, calmement, investi d'un sentiment infini de supériorité. Il était tellement absurde de se retrouver parmi ces gens qu'il se mit à rire, d'un rire saccadé et provocant.

Lenna leva les yeux.

- Qu'y a-t-il de si drôle?demanda-t-elle.

Paul continua à rire un long instant.

- Je ne sais pas ce que je fais ici, finit-il par dire.

Lenna le fixait avec froideur. Il se sentit soudain ridicule.

- Comprenez-moi, reprit-il. Vous m'avez fait peur, tout à l'heure. Je me défends comme je peux.

Il fut surpris par ce qu'il venait de dire. Le regard de Lenna s'était radouci, comme si une pellicule de glace avait fondu dans ses iris hypnotisants. Paul sentit quelque chose se resserrer

dans sa poitrine. La fascination et la peur revenaient tout ensemble.

- C'est étrange, murmura-t-il. C'est comme si toute votre puissance était contenue dans vos yeux.

Lenna fronça les sourcils et sourit d'un air interrogateur.

- Vous avez baissé les yeux pendant tout le repas, ajouta-t-il. Il vous a suffi de les relever pour dissiper d'un coup tout ce qui s'était construit en leur absence.

Le sourire de Lenna s'accentua.

- Je n'aime pas ce que vous construisez en leur absence, dit-elle à voix presque basse. Je vous fais le serment que vous n'éclaterez plus de ce rire...blessant.

Paul la dévisagea. Il y avait dans sa pose quelque chose comme une totale, aveugle reddition. Cette femme irréallement belle lui était, il le savait, offerte ; et il éprouvait comme une ultime hésitation. La robe de soie couleur d'ivoire semblait presque flotter sur ses épaules. Une sensation de douceur voluptueuse émanait du spectacle de cette caresse de l'étoffe sur la peau. Il était impossible de résister à l'appel muet de cette douceur, comme à celui de ces yeux marins – il tendit la main doucement vers l'épaule à-demi nue et sentit une chair lisse frissonner sous ses doigts. Elle tendit son visage et ses lèvres inquiètes – et il sombra dans sa beauté.

@@@

Le canot était prêt à partir. Claude jeta son sac à l'intérieur et s'approcha d'Olga.

- J'espère que tout va bien se passer, dit-il.

Olga sourit de ses lèvres pincées.

- C'est un espoir inutile, dit-elle. Tu as pu remarquer comme moi que Lenna court à sa perte.

Claude fit une moue dubitative.

- Elle tombe amoureuse, c'est peut-être différent.
- On voit que tu ne connais rien à ce dont tu parles, dit-elle sèchement.

Claude baissa la tête et sentit une eau brûlante affluer à ses yeux.

– Tu n'as pas le droit de me mépriser, dit-il doucement. Ce n'est pas ma faute.

Olga fut touchée par l'étranglement de sa voix et se sentit obscurément coupable d'avoir mis au monde un garçon sans être capable de l'aimer. Elle le prit dans ses bras et se mit à lui caresser les cheveux ; il se laissa aller à sa tendresse avec une facilité qui la dégoûta un peu.

– Pardonne-moi, Claude, dit-elle. Mais nous venons d'inaugurer des jours sombres.

Claude se détacha d'elle brusquement et sauta dans le canot. Elle le regardait, les bras ballants, sans comprendre.

– Tous mes jours, à moi, sont sombres. Depuis que je suis né.

Il avait prononcé ces mots sans la regarder. Le bruit du moteur couvrit un instant les litanies de la mer, puis le bateau disparut derrière les rochers. Olga se tint immobile, quelques minutes, submergée par l'angoisse déchirante de se tromper. Les échos, apportés par le vent, d'un chant enfantin, lui fit tourner la tête. Mandre était en train de tracer un cercle sur le sable. Depuis le rocher où se tenait Olga, on voyait progresser, comme par miracle, non le dessin d'un rond, mais celui d'un cercle parfait.

@@@

Sur la terrasse, Paul et Lenna prenaient leur petit déjeuner. Olga fut frappée, en s'approchant, de l'harmonie de leurs mouvements, de la grâce qui rayonnait de la scène. Lenna portait un peignoir de satin bleu. Paul lui disait quelque chose, ils souriaient.

Lorsque Lenna sentit et aperçut la présence de sa mère, son expression se figea. Olga fit un effort pour sourire et s'avança.

– Bonjour mes enfants, dit-elle.

Lenna scrutait son regard et ne parvenait à y discerner qu'un trouble insondable et une envie de pleurer.

– Bonjour, Maman.

– Bonjour, Olga.

Paul se leva pour lui serrer la main.

- Claude n'est pas levé?demanda-t-til en se rasseyant.

Olga s'assit dans un mouvement brusque, comme prise par un vertige.

- Claude vient de partir, à l'instant, murmura-t-elle.
- Mais...la marée est haute...

Olga regarda sa fille d'un air fatigué.

- Claude est venu ici en canot avant d'aller te chercher, dit Lenna. C'est comme ça qu'il nous ravitaille.

Paul se rembrunit légèrement, puis fit un large sourire.

- C'est dommage. J'aurais aimé lui dire au-revoir.
- Il avait peur que vous ne vouliez partir avec lui, articula Olga.
- Si j'ai bien compris, dit Paul en riant, je suis votre prisonnier ?

Olga le regardait avec gravité.

- Oui, dit-elle. Bien sûr.

Paul éclata d'un rire artificiel. Lenna baissait la tête. Olga se leva et rentra péniblement dans la maison. Il lui semblait que la vieillesse, ce matin, lui était tombée tout entière sur les épaules.

@@@@

Mandre dormait, les mains crispées sur le drap, la bouche convulsée comme par une douleur. Lenna caressa ses cheveux qui reposaient, légèrement humides, sur l'oreiller de dentelle. Elle évitait de penser et essayait de se concentrer tout entière dans le mouvement doux et léger de sa main.

L'enfant s'éveilla au bout de quelques minutes. Son premier regard fut presque un sourire – puis une ombre s'abattit sur son visage, comme à la souvenance d'un malheur démesuré.

- Mandre, murmura Lenna, Mandre... Que se passe-t-il ?

Lenna sentit un corps minuscule et brûlant se coller désespérément au sien.

- Ne pars pas, chuchota Mandre. Je t'en supplie Maman, ne pars pas.

Lenna renforça l'étreinte presque jusqu'à l'étouffement. Elle était incapable de rien dire, et souhaita

presque mourir pour échapper au destin qui la traquait.

@@@

Paul entra dans la Bibliothèque et fut déçu de n'y voir que Mandre. Il s'était bizarrement endormi, tout à l'heure, et venait de se réveiller, inquiet. Il cherchait Lenna comme un noyé cherche l'azur.

Mandre était à genoux devant la table basse. Elle était en train de tourner les pages d'un livre visiblement très ancien ; il y avait dans ses gestes une lenteur sérieuse et attentive qui fit frissonner Paul. Elle ne l'avait pas entendu entrer, ou peut-être avait décidé d'ignorer sa présence, absorbée par son étude, et il ne voulut pas la déranger.

Il se dirigea silencieusement vers sa propre chambre, gagné par un malaise. La statue de bronze y était seule et semblait en défendre l'entrée. Il hésita un instant devant l'escalier, puis se mit à gravir les marches. Il évoluait dans un silence parfait et ouaté, comme en rêve.

La chambre de Lenna était déserte – mais le vent parfumé qui la balayait sans cesse lui rendit une certaine confiance. Il demeura quelques instants sur le lit, et peut-être s'endormit-il encore, car lorsqu'il se leva il lui sembla que le vent était tombé et que la lumière avait baissé.

Il reprit le couloir et arriva devant les appartements d'Olga. Des murmures confus lui parvenaient à travers l'épaisseur de la porte. Il essaya d'en tourner la poignée, mais elle était fermée à clé. Il s'en retourna donc, hésitant, curieux de savoir quels secrets lourds et malsains pouvaient bien se partager les deux femmes, mais soulagé de n'être pas seul avec l'enfant dans le Manoir. Il redescendit. En bas de l'escalier, dans le salon, il n'y avait plus personne. Paul s'approcha du livre que Mandre avait laissé, ouvert, sur la table.

Il y avait sur la page une enluminure magnifique et terrible. Une noyée, aux traits étrangement sereins, s'enfonçait doucement dans les eaux noires d'un marais.

@@@

Lenna avait remarqué que sa mère avait vieilli, et ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, sourdement, de ce nouveau visage défait et altéré dont les yeux semblaient sortir pour la juger.

- Il faut me dire la vérité, Lenna. Le laisseras-tu partir lorsque l'heure sera venue ?
- Je ne sais pas.
- Tu mens.
- Non, je ne le laisserai pas.
- Es-tu certaine qu'il veuille rester ?

Lenna reçut cette question comme un coup.

- Tais-toi. Cela ne te regarde pas.

Olga garda le silence un moment. Elle était debout devant la fenêtre et regardait la mer.

- Je refuse qu'il reste, articula-t-elle enfin. L'éducation de Mandre passe avant tout.

Lenna se leva et s'approcha d'elle.

- Mais qu'est-ce que cela changerait ?

Sa voix tremblait.

- Tu sembles oublier que l'une de tes deux filles devra mourir. Tu sembles oublier aussi que tu ne dois en aucun cas en avoir une troisième. Tu sais que jamais un homme n'est resté ici plus de 27 jours.

Lenna la regardait avec un espoir crucifiant.

- Mais tu as dit toi-même que Mandre était l'enfant élue...Pourquoi faut-il continuer ce massacre, puisqu'elle est enfin née ?

Olga hocha la tête, avec lourdeur.

- Nous n'avons pas le droit, dit-elle avec lassitude, de décider ainsi de la fin de plusieurs siècles de tradition.
- Mais nous n'avons rien décidé du tout ! Nous n'avons pas décidé que Mandre serait ce qu'elle est. C'est un achèvement naturel.
- Il n'a jamais été dit que cet achèvement nous libèrerait de nos devoirs. Tu sais ce que tu risques.

Lenna commença à trembler.

- Que veux-tu dire ?
- Laisse-le partir, ou Elle te tuera.

Olga se sentit tout à coup minérale et vide.

- Va t'en, maintenant, dit-elle d'une voix lointaine. Et fais ce que tu veux.

Lenna regarda Olga comme elle aurait regardé son cadavre.

- Tu n'es pas ma mère, articula-t-elle.

En entendant le claquement de la porte, Olga tomba à genoux et pleura pendant des heures, la tête contre le mur. Ses larmes y laissèrent deux profonds sillons que rien ne put combler.

@@@

Les jours avaient passé, lumineux et vides.

Olga restait recluse dans ses appartements ; ses rares apparitions ne semblaient vouées qu'à rappeler à Lenna le choix qu'elle avait à faire. Elle ne disait rien, et allait parfois marcher le long de la mer. De jour en jour, sa peau se flétrissait, ses joues se creusaient, ses cheveux tombaient. Paul ne fit pas de remarque sur le mal soudain et vertigineusement rapide qui la rongait.

Mandre ne parlait presque plus. Elle jouait, seule, à ses jeux graves, et fuyait sa mère autant qu'il lui était possible de le faire. On la voyait passer, filant comme une ombre, les yeux ailleurs.

Paul et Lenna passaient maintenant tous leurs instants ensemble, trainant dans une passivité langoureuse des heures longues et identiques. Quelque chose comme un profond ennui, peut-être une parfaite plénitude, les tenait immobiles et torpides.

Malgré la menace mortelle qui lui faisait parfois venir les larmes aux yeux, Lenna était presque heureuse. Paul, lui, avait renoncé à comprendre quoi que ce fût, et surtout le rôle qu'il lui était donné de jouer dans la tragédie incompréhensible qu'il pressentait. Il essayait de vivre ces journées bleutées, auprès de cette femme douce et belle qui semblait l'aimer plus que personne ne l'avait jamais aimé, comme un rêve. Il laissait les matins, les soirs, les caresses, les lumières, venir à lui comme si ces jours étaient une enclave rédemptrice dans sa vie blessée. Le présent, seul, pouvait compter pour eux. Ils ne parlaient jamais des lendemains.

@@@@

Dehors la lumière déclinait et le vent qui rentrait dans la chambre fraîchissait. Paul était à demi-endormi, la tête sur le ventre de Lenna. Il souriait.

- Les jours sont bientôt finis, dit-elle.

Il s'était habitué à ce que sa voix ne brise pas le silence, mais prenne naissance en lui.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Nous ne pouvons rester ici plus longtemps.

Paul tourna la tête vers elle. Elle sentit sur son ventre bouger ses cheveux.

- Pourquoi ?

Lenna sourit.

- Cette maison est depuis des siècles le théâtre de choses étranges, dit-elle d'une voix monocorde. Occultes.

Paul fronça les sourcils.

- Eh bien, allons-nous en, murmura-t-il.

Elle le regarda avec une douceur presque maternelle.

- Tu ne comprends pas. Je fais partie de ces choses. Maman, Mandre en font partie. C'est plus difficile que tu ne crois de m'en arracher.

Paul se releva et la regarda.

- Avez-vous... quelque chose comme des pouvoirs?demanda-t-il après une hésitation.

Il avait l'impression d'avoir posé une question un peu ridicule, comme s'il s'était pris à un jeu de petites filles.

- Je ne sais pas exactement ce que tu entends par ce mot, dit-elle doucement. Mais nous savons des choses indicibles, essentielles, qui nous permettent des miracles...

Sa voix baissait lentement. Paul ne l'avait jamais entendue parler si sérieusement.

- Je suppose, dit-il, qu'il y a un prix à payer, très lourd.

Lenna s'était mise à pleurer, silencieusement, mais ses larmes n'altérèrent pas sa voix.

- Chacune de nous doit avoir deux filles, récita-t-elle. Il est dit qu'il en est toujours une qui possède plus de pouvoir, et l'autre plus de volonté.

Elle s'arrêta un instant.

- Marine avait la volonté qui me manque, dit-elle.
- Marine ?
- Ma sœur.

Paul arrêta ses questions. Les larmes affluaient de plus en plus nombreuses à ses yeux – et sa voix restait pure.

- L'une des deux filles doit être immolée.

Paul eut un tressaillement involontaire.

- Par sa mère ?
- Oui. Avant sa vingtième année.

Paul se prit le visage dans les mains.

- Le père de Mandre, aussi, avait été rabattu par Claude ?

Cette fois-ci sa voix se brisa.

- Je ne veux pas que tu partes, dit-elle.
- Vous êtes complètement folles ! Cria-t-il en se levant. Je devrais vous dénoncer à la police !

Lenna s'effondra sur le lit. Elle était secouée de sanglots silencieux. Il s'habilla rapidement et courut sur la plage. La mer, sombre et bruissante, s'étendait devant lui comme une barrière de ténèbres. Il demeura face à elle un long moment, le visage offert au vent cinglant et à la bruine glacée. Le paysage obscur pénétrait dans son âme comme en un champ ravagé.

Quand il revint au Manoir, lenna était à côté de sa fille, dans la salle à manger. Elle portait une robe rouge magnifique et sanglante.

- Continue ton histoire, dit la petite après avoir jeté à Paul un regard indifférent.

Lenna ne regarda pas Paul.

- Avant d'accéder au trône et de recevoir la robe royale, il fallait qu'elle prononce un serment.

- Quel serment?demanda Mandre.
- Le serment ne de jamais aimer personne, et de demeurer seule sur le trône toute sa vie.
- Et qu'a-t-elle fait ?
- Elle a renoncé au pouvoir, continua Lenna, et elle est partie dans une campagne inconnue vivre une vie simple et retirée.
- Elle a eu tort, dit Mandre.

Lenna leva les yeux vers elle.

- Moi je n'aurais pas hésité, reprit l'enfant.
- Pas un seul instant?demanda Lenna.
- Il ne faut pas être faible, dit Mandre. Pas un seul instant.

Lenna baissa la tête et embrassa la main de sa fille. Puis elle se leva, la laissant finir le repas qu'elle lui avait préparé. Paul la suivit sur la terrasse. Il faisait nuit à présent. Lenna avait un air déterminé, presque méchant, qu'il ne lui connaissait pas.

- Si je voulais partir avec toi, dit Lenna, tu ne le voudrais pas, après ce que je t'ai dit ?
- Le monde ne ressemble pas à ce manoir, dit Paul lentement. Je ne crois pas que ta place soit là-bas.

Lenna se dégagea d'un geste sec.

- Même si je t'aime ?
- Moi aussi, je t'aime, dit-il. Ca n'a rien à voir.

Elle éclata d'un rire dément.

- Je voudrais que le vent se lève!cria-t-elle.

Un grand vent se leva qui faillit les faire basculer. Son visage était investi d'une beauté insoutenable.

- Je voudrais que l'orage éclate !

Un simple éclair déchira le ciel, dans le vacarme de l'orage. Une pluie froide et métallique se mit à déferler sur la plage.

– Que la mer se retire !

Le fracas de l'eau qui s'éloignait vers l'horizon couvrit le bruit de la pluie. Elle prit Paul par la main et courut avec lui jusqu'au bout de la plage. Il se sentait pétrifié de terreur et de froid – la course lui sembla interminable et éreintante.

– Vois!dit-elle en s'arrêtant. La mer s'est retirée, tu peux partir.

Il n'avait plus qu'un degré de conscience amoindri et ne comprit pas tout de suite ce qu'elle criait.

– Pars ! Répéta-t-elle.

Il se mit à courir, inconscient, en direction de l'autre monde. Elle le regardait s'éloigner, érigée comme une statue de mercure sur la plage.

Sur la terrasse, Olga serrait Mandre contre elle.

– Ne le suis pas, murmura-t-elle.

Le vent et la pluie l'assaillaient de toutes parts ; elle restait les yeux fixés à la silhouette qui s'éloignait. Alors que le vide était presque revenu dans sa tête et y avait presque étranglé la douleur, alors qu'Olga croyait presque voir la robe rouge devenir noire, la silhouette se retourna et s'immobilisa.

Il cria son nom, une seule fois, mais son cri atteignit dans l'orage surnaturel une puissance inouïe. Lenna se mit à courir, insensée, vers la forme noire de l'homme qui l'appelait. Olga mit sa main sur les yeux de l'enfant.

Le vent tomba d'un coup, et la pluie cessa, laissant place à un silence terrible. Puis les flots affolés se remirent en mouvement, déchaînés, inexorables. Paul ne regardait pas le mur d'eau vaste comme un ciel qui avançait vers lui, si rapide. Il regardait, surgissant de la robe rouge devenue presque étincelante, le visage blanc et les yeux lumineux de Lenna.

Elle n'eut pas le temps de le rejoindre – une force surhumaine leur fit perdre l'équilibre, les engloutissant dans un froid éternel.

Sur le rivage, une petite fille hurlait à la mort, aux côtés d'une vieille à demi-folle qui n'arrivait pas à pleurer.

La forêt

Le chemin était difficile, comme si les pas qui l'avaient foulé récemment n'étaient pas humains ; il avait des détours brusques et illogiques, et ne semblait suivre à travers ses innombrables revers aucune direction particulière.

Le colonel et le soldat s'y étaient engagés sans vraiment se demander où il allait les mener, et cette question, si vaine et hors de propos alors qu'ils devaient fuir, devenait, au fur et à mesure que le danger s'évanouissait et que s'épaississaient au dessus de leurs têtes les bizarres constructions végétales, de plus en plus cruciale. Le soldat, surtout, ne s'en posait aucune autre, et la joie qu'il avait eue de ne pas mourir, de trouver une issue aussi providentielle, avait capitulé devant l'atmosphère opaque des arbres séculaires, de ce sentier erratique, de cette forêt dont il ignorait le nom, la profondeur et l'emplacement.

– Mon colonel ?

Le colonel ne fut pas surpris par la voix du soldat, bien que leur marche fastidieuse fût pleine de silence depuis quelques heures.

-Oui, soldat ?

– Vous devez connaître cette forêt ?

Le colonel eut un sourire que l'autre ne vit pas.

– Pourquoi?Vous ne la connaissez pas, vous ?

Le soldat hésita un instant.

– Si, si.

– Savez-vous quelle heure il est ?

Le soldat regarda sa montre, dont le verre étoilé ne recouvrait plus qu'une série de chiffres inutiles, et deux aiguilles arrêtées.

– Ma montre a dû se casser pendant le combat, mon Colonel.

– Certainement.

Le soldat songea qu'il aurait préféré fuir avec un sans-grade qui aurait eu la langue bien pendue et de l'eau de vie dans sa gourde. Il regarda furtivement le Colonel, qui fit semblant de ne pas le

remarquer. Comme toujours – et c'est pourquoi en général il évitait de regarder ce visage – les traits du Colonel lui firent une impression bizarre. Peut-être finalement se sentait-il plus en sûreté aux côtés d'un homme pourvu d'un tel profil.

- Que pensez-vous du chemin, soldat ?
- Pour tout vous dire, mon Colonel, j'ai l'impression que nous tournons en rond.
- Nous ne sommes pourtant pas repassés une seule fois par le même endroit.
- Je vous crois, mon Colonel. On dit toujours que vous avez un sacré sens de l'orientation.

Le Colonel sourit vaguement, puis s'immobilisa.

- Je suis fatigué, dit-il. Arrêtons-nous.

Il trouva à quelques pas une pierre plate sur laquelle il s'assit. Le soldat s'assit par terre, sur le sol sec et terreux, et se trouva un peu ridicule d'être ici, dans cette forêt, avec le Colonel, sans avoir rien à faire.

Le Colonel était en train de l'observer.

- Vous avez la tête de quelqu'un qui aimerait se donner une contenance, dit-il.

Le soldat leva les yeux.

- Occupez-vous de faire un feu, poursuivit le Colonel.
- Vous avez froid ?
- Non.

Le soldat hésita.

- Vous pensez à la nuit ?
- C'est elle qui pense à nous.

Le soldat leva la tête. Il était difficile de savoir quelle était la qualité de la lumière au dehors ; la clarté qui parvenait jusqu'à eux était filtrée de vert, assombrie, et pleuvait en rayons inégaux et espacés. Le soldat hocha la tête et se mit à la tâche. Il n'y avait pas beaucoup de branches mortes et de bois sec autour de lui, et, tandis que le jour fanait, il fut contraint à s'éloigner du Colonel. Une sourde et inhabituelle inquiétude le tenait en alerte, le rendait sensible comme il ne l'avait jamais été

à tous les détails, infimes et innombrables, qui l'entouraient. Il avait l'impression que la forêt, à travers tous ses éléments indéchiffrables, essayait d'exprimer quelque chose. C'est avec des frissons dont il ne put s'empêcher d'avoir honte qu'il revint auprès du Colonel. Ce dernier, debout au milieu du chemin, regardait vers l'impénétrable épaisseur d'arbres qui avait pris, dans le crépuscule, une dimension étrange.

– Ca suffira, mon Colonel ?

Le Colonel tressaillit légèrement et se tourna vers le soldat chargé de branchages, surpris d'éprouver cet indicible soulagement, ce plaisir animal de voir s'approcher un être de sa propre espèce.

– Je l'espère.

Le soldat installa le bois mort et fouilla ses poches à plusieurs reprises avant d'en extirper une boîte d'allumettes. Lorsque le feu commença à prendre, ils ressentirent tous deux un plaisir aigu et se sourirent. La couleur chaude et profonde des flammes les délivrait des ténèbres vertes qui les cernaient comme une mer. Le crépitement recouvrit un moment les bruissements à peine audibles qui traversaient le silence.

– Ce n'est pas la première fois que je dors à la belle étoile, commença le soldat, ni même en pleine forêt ; mais je dois avouer que je ne suis pas tranquille, mon Colonel.

– Vous avez peur de cette forêt alors que vous ne craignez pas le feu de la mitraille, observa le Colonel.

Le soldat se sentit décontenancé. Il n'était pas habitué à ce genre de comparaisons.

– Ce n'est pas la même chose, dit-il.

– Pourtant vous ne risquez pas de mourir...

Le soldat pensa à la mort, virilement, puis il pensa à ce qu'il n'osait imaginer dans les entrailles de la forêt.

– C'est à dire qu'ici je ne me sens pas à l'aise, conclut-il. Les champs de bataille, c'est familier, on sait pourquoi on y est et ce qui vous attend.

Le Colonel eut un sourire bienveillant.

- Moi je ne l'ai jamais su.

Le soldat parut déçu.

- Vous n'avez pas peur, vous, ici ?
- J'éprouve plutôt comme une sorte de vertige. Vous savez, quand on regard en bas et qu'on ne sait pas si on ne va pas se jeter pour voir ce que ça fait.

Le soldat fronça les sourcils.

- Je n'ai jamais dû avoir le vertige.
- On reste fasciné par une chose que l'on ne comprend pas...
- Vous êtes bien courageux pour vous sentir fasciné par cette satanée forêt, dit le soldat en regardant tout autour de lui.

Le Colonel le considéra un instant, et le soldat, à travers la lumière dansante, ne parvint pas à saisir l'expression de son regard.

- Courageux?répéta le Colonel. Si je vous disais que j'ai peur de la mort et que je ne hais rien tant que les champs de bataille ?

Le soldat avala sa sa live, toussota, et se demanda comment il était possible qu'un officier supérieur dît cela à un sans-grade.

- Vous plaisantez, mon Colonel ?

Le Colonel eut un petit rire affecté, un rire raffiné et ténu d'intellectuel.

- Pourquoi êtes-vous dans l'armée, soldat ?
- Eh bien, je ne sais pas. Ca m'avait bien plu quand j'ai fait mon service, et puis comme je n'ai pour ainsi dire pas de famille...

Le Colonel était encore jeune. Peut-être la quarantaine. Le soldat le regarda pour la première fois sans penser qu'il était son supérieur et se sentit en droit de lui retourner la question.

- Et vous, mon Colonel, pourquoi êtes-vous dans l'armée ?
- Cela vous intéresse vraiment ?
- Sûr, mon Colonel. Je ne comprends guère qu'on arrive à votre rang et qu'on ait peur des

balles.

Le Colonel eut un sourire presque triste.

- Vous trouvez que je suis lâche ?
- J'ai toujours entendu dire que vous accompagniez vos hommes dans les combats.
- C'est vrai. Je l'ai toujours fait.
- Alors, on ne peut pas vous traiter de lâche.
- Devant l'ennemi, non. Mais devant la mort... Vous savez, j'étais un jeune homme presque efféminé...

Le Colonel était parti pour parler sérieusement, mais le soldat éclata d'un rire gras.

- Vous, mon Colonel ?
- J'avais tendance à préférer la musique à la bière et les livres aux filles, continua-t-il. Et j'avais une terreur, une terreur obsédante. Je ne voulais pas mourir.

Le soldat avait toujours un sourire de condescendance sur les lèvres. Il pensait que le jeune homme qu'il avait été, lui, aurait fait honte au jeune homme qu'avait été le Colonel.

- Alors je me suis forcé, poursuivit le Colonel. J'ai voulu cotoyer la mort de près, m'y exposer quotidiennement.

Il y eut un silence assez long pendant lequel la forêt, que leur conversation avait chassée, revint dans leur esprit.

- Je ne me suis jamais blindé, reprit le Colonel. J'ai supporté l'armée, son univers d'hommes forts, j'ai gâché ma jeunesse et je n'y ai rien gagné.

Le soldat ne l'écoutait plus. Le brusque sentiment qu'un monde végétal obscur s'étendait autour d'eux à perte de vue l'avait replongé dans son malaise indomitable.

- Bonne nuit, soldat, dit le Colonel avec une douceur ironique. Dormez bien.

Il s'était étendu, en chien de fusil, sur la pierre plate. Les yeux fermés, le corps immobile, il donnait maintenant l'illusion du sommeil, et le soldat savait qu'il ne fallait pas espérer qu'il fasse un seul mouvement avant l'aube. Dépité, il tenta de s'allonger par terre, mais il lui semblait alors, dès qu'il

fermait les yeux, que les arbres se penchaient sur lui et venaient caresser son visage avant de l'étouffer. Après avoir fait quelques pas, il décida de s'asseoir contre un tronc, et chassa de sa conscience la faim qui commençait à être douloureuse. Le sommeil le prit brutalement, comme un malaise.

Dans la nuit, le soldat rêva de choses insupportables ; de chutes libres, de frôlements invisibles, de solitude. Il se réveilla avant l'aube, couvert d'une mauvaise sueur, grelottant et hagard. Tout singulier qu'il fût, le rêve du Colonel ne fut pas un cauchemar. Ce fut un de ces songes trop précis et trop réels qui vous laissent à-demi fou d'angoisse ou d'émerveillement. La scène immobile se tenait dans une clairière. La clairière est assez vaste, à peu près circulaire – et ce qu'elle a de surprenant est ce que l'on voit lorsqu'on lève la tête. Les arbres et les branches sont disposés, contre toute vraisemblance, comme les arceaux d'une cathédrale, et la voûte qui s'élève au-dessus de la clairière, immense et symétrique, semble l'oeuvre impossible de quelque délirant architecte végétal. Une trouée de lumière, vaste et semblable à un vitrail, forme, en plus du diffus rouonnement vert, l'unique source de clarté. Le large rayon descend obliquement vers le centre de la clairière, où la forme d'une femme, couleur d'écorce sombre, est étendue.

Le Colonel s'éveilla en sursaut, incapable de savoir si la vision avait duré un instant ou si elle s'était prolongée toute la nuit. L'aube se levait ; un léger brouillard gris-vert flottait au-dessus du sol. En faisant un mouvement pour se redresser, le Colonel sentit au ventre la tenaille d'une crampe. Le soldat était assis contre un tronc, tremblait, et ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

– Soldat !

Le soldat tourna la tête. Une grande faiblesse alourdissait ses mouvements.

– Vous avez la fièvre, dit le Colonel en posant sa veste sur la poitrine humide.

Le soldat ferma les yeux et avala sa salive avant de les rouvrir.

– Ce n'est pas une fièvre normale, articula-t-il. C'est la forêt...

Ils demeurèrent une heure désespérés, l'un par sa faiblesse terrassante, l'autre par son impuissance – puis la fièvre du soldat tomba, d'un seul coup, comme par miracle, et la sensation de faim disparut.

C'était comme s'il y avait eu une faille entre deux instants, comme si l'insaisissable continuité de la vie et du temps s'était brisée. Une sorte de conscience supérieure s'était allumée en eux, tandis que s'engourdissait celle qu'ils avaient de leur corps.

- Vous pouvez marcher?demanda le Colonel d'une voix lointaine.
- Il le faudra bien.

Leur marche ralentie suivit les dénivellations étranges de la forêt. Le chemin, qui jusqu'ici leur avait épargné le souci de la direction, commença à se ramifier, et devint plus étroit. Ils allaient maintenant à travers un dédale de sentiers. Parfois les arbres semblaient plus clairsemés ; une végétation plus basse, moins étouffante, leur donnait de loin en loin l'espoir d'atteindre une orée. Mais les heures longues et hypnotisantes passaient sans que rien ne survînt.

L'angoisse du soldat ne le quittait plus. Elle restait collée à lui comme un vêtement mouillé, le torturait de nausées, de frissons, d'étouffements. Il avait peur de la nuit et des fièvres qu'elle recéléait, et n'attendait à travers l'acharnement de leur marche que l'ivresse de l'épuisement. Le Colonel, lui, entraît peu à peu dans une sorte de rêve. Il ne se rendit pas compte qu'une seconde nuit tombait, identique à la première. Ce fut le soldat qui le força à cesser de marcher. Il était envahi par une autre présence, envoûtante et lourde, qui le guidait obscurément, et qui obstruait dans son esprit tout ce qui n'était pas elle. Tandis que le soldat se laissait gagner, doucement, par son mal, le Colonel rêva d'un étang bordé de saules, dans lequel il regardait, mais sans y trouver son image.

La surface de l'eau est lisse comme un miroir, sombre comme le métal. Il ne regarde pas les saules, mais voit l'étang la langueur de leurs branches malades, la pâleur de leurs feuilles déjà presque mortes. Soudain l'étang se ride, secoué par une tempête qui ne semble qu'intérieure, et lorsqu'il s'apaise, le reflet est là. Non pas le sien, mais celui de cette femme qu'il a vue, pétrifiée, couchée dans la clairière. Il regarde longtemps le visage, puis tourne la tête pour la surprendre à ses côtés. Mais la berge est vide, et, dans l'étang, c'est son propre reflet maintenant qui le nargue de son air accablé.

Le Colonel poussa un cri en s'éveillant. Une force nouvelle avait pénétré son corps. Le jour était déjà bien avancé ; il essaya de reconnaître les lieux. Le soldat étendu semblait encore dormir. Il se souvint du matin de la veille, du brouillard gris-vert, de la fièvre du soldat. En dehors de cela, sa mémoire était vide. La réminiscence vague d'un tat de transe, d'une marche infinie, d'une errance...Il se leva et faillit marcher sur un amoncellement bizarre de champignons et de mûres que quelqu'un avait déposé auprès de lui. Il se dirigea machinalement, sans y prêter attention, vers le soldat, et se mit à lui tapoter les joues pour le réveiller. Il était froid. Une terreur enfantine le saisit au contact de la chair morte.

Ce fut alors qu'un grand vent se leva. Les arbres, presque renversés, emmêlant leurs branches dans une violente étreinte, animés d'une force anarchique, paraissaient libérer d'un seul coup tout ce que leur immobilité immémoriale avait accumulé au cours des saisons. Le vacarme que produisaient le froissement effréné des feuilles et les craquements des troncs s'ajoutait au souffle suraigu de la tempête. Le Colonel dut se coucher à terre, agripper tant bien que mal une racine, et fermer les yeux pour éviter les tourbillons terreux qui couraient en tous sens comme des feux follets.

Dans l'obscurité des paupières closes, la frayeur atteignit un paroxysme, et se mua peu à peu en une joie sauvage, violente. Il se sentait devenir semblable à cette forêt qui l'entourait, il sentait monter en lui la violence libératrice de la tempête, et il hurla, comme un dément, l'extase étrange que cette fusion lui procurait. Puis le vent commença à tomber. Une pluie douce et univorme en annonça la fin. Le monde lavé, absous, recouvrait peu à peu l'innocence. Le Colonel, lui, recouvrait la raison. Le soldat était mort – probablement de sa fièvre - et de la nourriture avait été déposée près de lui. Et puis il y avait cette forêt affolante, ces rêves, cette tempête enfin, son hurlement de jouissance. La solitude l'avait-elle rendu fou?Les arbres exhalaient-ils des vapeurs meurtrières ; était-ce la faim seulement qui le faisait délirer ? Il mangea, songeur, inattentif à la douleur de son estomac desséché. Il recouvrit le corps du soldat de pierres et de bois, incertain de ce qu'il fallait faire. Autour, la forêt apaisée était presque bienveillante. Il reprit sa marche, vide et fatigué, dans la

torpeur d'une solitude si profonde qu'elle rendait tout irréel.

Il prit instinctivement un sentier difficile, à-demi noyé dans une eau trouble. Lorsqu'il arriva devant l'étang, il ne fut d'abord pas surpris. Tout y était pourtant identique à son rêve – la courbure des saules, la brillance de l'eau, les feuilles rendues trop lourdes pour les branches. C'est en cherchant son reflet qu'il se souvint du songe, et il se sentit frissonner lorsqu'apparut le visage énigmatique et improbable de la femme qui ne pouvait exister. Il demeura les yeux rivés au reflet. Le visage n'était pas immobile ; les paupières se fermaient parfois, les lèvres scellées esquissaient le commencement d'un sourire, les yeux le regardaient avec une expression changeante, de souffrance ou d'espoir. Ce visage était beau, mieux que beau, même, il avait un éclat unique et familier. Il fit un pas dans l'eau, et la vision s'évanouit.

L'étang et les saules, indissolubles, redevenaient muets.

C'est à la nuit tombée qu'elle apparut. Silencieuse et légère, recouverte d'une étoffe qui semblait, à la lueur du feu qu'il avait allumé, de la même couleur que ses cheveux châtain. Investie d'une sensualité presque excessive, elle demeurait en même temps distante de la réalité, comme si elle n'en faisait pas vraiment partie.

- Je ne vous avais pas entendue, dit lentement le Colonel.
- On n'entend pas les visions en marche.
- D'où venez-vous?demanda-t-il.
- De la clairière.

Sa voix était litannique et grave.

- Dans celle que j'ai vue en rêve, vous n'étiez qu'une statue.
- Vous rêvez encore...

Elle se tenait à quelques pas de lui, et son corps blanc ne répandait pas d'ombre.

- J'ai tué votre ami, dit-elle après un silence.
- Pourquoi ?
- Il faudrait plutôt me demander pourquoi je ne vous ai pas tué aussi.

- Je suis heureux d'entendre votre voix, dit-il. Votre visage sur l'eau ne savait pas parler.
- Vous ne croyiez pas encore en moi, tout à l'heure. Vous n'auriez rien pu entendre.

Elle s'assit par terre, et son mouvement ne fit aucun bruit.

- C'est vous qui avez apporté à manger ?
- Je ne voulais pas de votre mort. Vous... vous pouvez peut-être me délivrer.
- Vous délivrer de quoi ?
- Ne vous énervez pas, dit-elle d'une voix si faible qu'elle semblait lointaine, ou je vais disparaître...

Il se leva brusquement. Elle commençait à devenir floue, ses contours se perdaient dans la nuit.

- Ne partez pas!cria-t-il.

Il eut le temps de voir ses lèvres articuler des mots qu'il n'entendit pas. Il eut le temps de bondir, de se ruer sur elle. Mais il n'atteignit que le vide et le goût de la terre dans sa bouche fut amer.

Il chercha le sommeil pour la retrouver en songe, mais le sommeil se refusa, s'approchant et se refusant sans cesse, et il dut accepter l'insomnie. Il se laissa divaguer, sans cohérence, il pensa à cette femme absente et omniprésente, à ce fantôme, à cette vision qu'il aimait déjà sans rien comprendre. Le vertige et le désir s'entremêlaient autour de son image – ainsi que, de loin en loin, la peur soudaine qu'elle n'existât pas. Obsédé par ce qui n'était peut-être qu'une illusion, il avait oublié le soldat, la fuite et la guerre. Sa solitude absolue avait gagné sur le monde. Seul dans la forêt, il n'existait plus que pour cette femme immatérielle dont il ressentait à chaque instant l'obscur appel.

Le rêve prit le pas sur ses rêveries conscientes, mais lorsqu'il s'éveilla au matin, il ne se souvint pas des trances de la nuit. Seule demeurait dans son esprit la confuse nécessité de trouver la clairière, de toucher la statue, de lui rendre la vie.

Il marcha pendant des jours, ivre de silence, envahi par l'étrange teinte de la lumière, se nourrissant çà et là des fruits inconnus qui s'offraient, dociles, à ses yeux. Il lui parut sillonner la forêt en tous sens, de fond en comble, sans que pourtant jamais il n'en aperçût d'issue. A perte de pas elle s'étendait, immense et verte, déserte et profonde. Il s'habitua au rythme ininterrompu de sa

marche, qui le berçait comme un sourd battement de cœur. Aucune vision, aucun rêve ne lui redonna, au long de ces jours et de ces nuits identiques, l'image ni la voix de la femme, qui, il en était certain, l'attendait pourtant au centre d'une clairière. Le souvenir de ses paroles le hantait, et sa curiosité morbide ne se différenciait presque plus d'une passion assoiffée. Sans chercher à comprendre comment sa raison avait pu laisser naître cet amour insensé, sans même se le formuler à lui-même, il la cherchait inlassablement, sans faillir, sans douter qu'il la trouverait enfin.

Ce fut au milieu de la journée. Le chemin qu'il suivait ne différait en rien de ceux, innombrables, qu'il avait suivis jusque là, mais il y avait en lui une tension nouvelle et grandissante, comme une mélodie éclatante s'acheminant vers son accord final. Chaque pas, chaque visage le plongeait un peu plus dans l'excitation tourbillonnante du dénouement – et ce fut à l'instant où la tension devint insoutenable qu'il déboucha dans la clairière.

Puis ce fut le silence.

Le silence de la voûte suffocante, de l'espace soudain vide, de son attente achevée. Il y avait une forme au milieu de la clairière, une forme baignée de lumière. Une statue de femme étendue, mollement repliée sur elle-même, les cheveux éparpillés sur le visage. Il la caressa de la main. Le bois était doux et poli. Il tenta de dégager le visage, mais les cheveux étaient inamovibles.

Anéanti, il s'assit près d'elle. Des heures passèrent sur son silence, sur l'immobilité de la statue. Il lui parla alors jusqu'à la nuit, lui dit combien il l'avait espérée, lui raconta son errance et sa folie. Il la menaça de mourir, de la rejoindre dans sa prison d'immobilité. Il toucha chaque parcelle de son corps, et parfois sa main tremblante croyait saisir un frémissement. Il se sentit abandonné, seul pour la première fois dans la nature muette. Les arbres gigantesques lui donnaient le vertige ; lorsqu'il levait la tête la voûte lui donnait l'envie de pleurer.

L'obscurité tomba lentement, pleine de bruits étouffés et de choses invisibles. La nuit, maintenant, opaque, cruelle, ressemblait à la mort.

Instinctivement, il se rapprocha de la statue et se coucha sur elle. Dans les ténèbres, transi de froid et de désespoir, il sanglota comme un enfant. Lorsque le corps de bois fut mouillé de larmes, alors

que sa pensée allait s'éteindre, il sentit sous sa peau une peau frissonnante, deux bras qui l'enserraient doucement, et une bouche rédemptrice qui embrassait ses yeux.

L'île

Etrange.

Il avait conscience d'être étendu sur le ventre, nu. Il percevait la tiédeur des vagues, et le sable rugueux qui brûlait sa joue. Il songea vaguement qu'il aurait dû se demander où il était. Mais tous les rivages se ressemblent.... Non. La question était plutôt de savoir qui. Qui il était, ou plutôt qui il avait été avant d'échouer, ici. Il fut presque surpris de sentir dans sa chair l'onde d'une force jeune. Il avait la peau hâlée, les muscles apparents. Il toucha son visage de sa main qui sentait le sel et le soleil, et s'arrêta longuement sur l'arête droite du nez. Ce devait être un beau nez, un nez noble, et les lèvres pleines devaient être naturellement rouges. De quelle couleur pouvaient être ses yeux? Il ne se souvenait pas – il y avait une quantité de visages qui lui venaient à l'esprit, des visages tous familiers et que pourtant il se sentait incapable de reconnaître. Il y avait peut-être le sien parmi eux. Peut-être. Mais il était impossible d'en avoir la certitude.

Le très léger bruit de l'eau était entêtant, et il mit un certain temps à regarder tout autour. D'un côté, l'horizon marin, somptueusement vide, et de l'autre, ce qui semblait être une île. Une plage, des escarpements rocheux. Une étendue d'herbe au-delà. Il resta un moment frappé par l'éclatement des couleurs. Le bleu changeant de la mer et du ciel, l'ocre rose et violet des roches, le vert lumineux et profond de l'herbe. Il y avait le sable, aussi, le sable presque incolore, le sable clair et brillant. Il était heureux d'être ici et de regarder ce paysage désert, pourtant, il y avait en lui une voix étrangère, importune, qui murmurait sa peur.

Qui était-il ? Comment s'appelait-il? Il s'abîma dans cette question, qui lui paraissait à la fois confusément principale et parfaitement secondaire. Il avait soif.

Il contempla un moment l'empreinte laissée par son corps sur le rivage, puis se mit à marcher vers l'étendue d'herbe que les rochers cachaient presque entièrement à sa vue. Il dut fournir un effort pour escalader l'amoncellement de pierres, et il crut reconnaître dans cette sensation quelque chose qu'il avait jadis aimée. C'était très légèrement douloureux – une tension exaspérée – et puis cela aboutissait à un mouvement maîtrisé, victorieux.

Il était maintenant au bord de l'étendue verte. Il y avait un chemin sablonneux qui la parcourait capricieusement. Et puis il y avait de nouvelles perspectives. Un bois, une colline, des champs de fleurs. La mer semblait assez lointaine, de l'autre côté. Il remarqua que le soleil ne brûlait pas, malgré la chaleur. Il respira plusieurs fois, sans chercher à l'analyser, le mélange de parfums qu'exhalait l'île. Il se pénétra aussi de son silence paisible.

Il marcha quelques centaines de mètres sur le chemin, il traversa une pinède sombre et odorante où il s'arrêta quelques instants, puis il continua sa route, attentif au changement progressif de la végétation. Il avait le sentiment enivrant de pénétrer dans l'île, de se diriger vers son cœur profond. Les arbres et les fougères lui voilaient sa destination, et lorsqu'il entendit les voix d'enfants, il ne sut pas tout d'abord d'où elles venaient.

Deux petites créatures presque identiques marchaient vers lui en se donnant la main. La peau du petit garçon était légèrement plus mate que celle de la petite fille, qui avait des cheveux bruns extraordinairement longs. Ils étaient nus, et échangeaient un babil incessant, dont la gaîté et l'insignifiance étaient parfois entrecoupés de brefs silences. Lorsque les deux enfants arrivèrent à son niveau, ils se lâchèrent les mains.

- Bonjour, dit-il en s'arrêtant, presque pris de court par cette apparition.
- Bienvenue, dit le petit garçon.
- Savez-vous où nous sommes ?

La petite fille leva les yeux au ciel en signe d'agacement.

- A votre avis?demanda-t-elle.

Il ne put s'empêcher de sourire.

- Sur une île, répondit-il.
- C'est ça, dit la petite fille. Nous sommes sur une île.
- Nous sommes sur l'île, rectifia le petit garçon.

Ils étaient tous deux obligés de lever la tête pour lui parler, et il se dit en lui-même qu'ils ne devaient pas avoir plus de cinq ans.

- Qui êtes-vous?se hasarda-t-il.

La petite fille eut un sourire.

- Je suis la petite fille, dit-elle, et puis je suis sa sœur.
- Et toi, dit l'homme en regardant le petit garçon, tu es le petit garçon, et tu es son frère.

Le petit hocha la tête avec un air d'approbation ravie.

- Et moi?demanda l'homme après un silence.
- Toi, dit la petite fille sentencieusement, tu es l'homme beau que nous avons rencontré en promenade.
- Tu es le nouveau-venu, ajouta le petit garçon.
- Oui, dit-il, bien sûr. Mais je crois me souvenir que les gens portent des noms – ou du moins qu'ils en portaient, avant...
- Comment veux-tu t'appeler ? demanda la petite fille en sautillant.Karl?Klaus?Hans ?

Il ne sut pas immédiatement ce qui le dérangeait dans ces noms, puis il s'entendit dire :

- Mais je ne suis pas allemand...
- Oh !dit le petit garçon, alors Miles?John?Winston ?

Il se sentait de plus en plus mal à l'aise.

- Je ne suis pas anglais, dit-il lentement, ni américain...
- Pierre ?
- Jacques ?
- Georges ?

Les voix des enfants se relayaient maintenant, et cette alternance rapide accroissait encore son malaise.

- Je ne suis pas français, gémit-il.
- Pedro ?
- Pablo ?
- Juan ?

Il secouait la tête en signe de dénégation, et peut-être aussi pour les supplier de se taire.

- Lorenzo ?
- Takeo ?
- Ahmed ?
- Ho-Chin ?
- Zvetlan ?
- Taisez-vous!cria-t-il. Je ne veux pas de nom !

Les enfants se turent, et la compassion qu'il crut lire dans leurs regards s'évanouit aussitôt. Ils éclatèrent du même rire et le dépassèrent en courant. Il resta hébété sur le chemin, absorbé par le bruit décroissant du rire double qui s'éloignait. Puis il regarda sa peau. Sa peau brune et mystérieuse, qui n'indiquait aucune race et aucune racine.

Il se sentait terriblement égaré et fit quelques pas en arrière pour retrouver les enfants. Mais ils avaient disparu. Il n'y avait que son corps pesant, sa gorge assoiffée, la terre douce sous ses pieds, et le parfum de l'île. Le malaise se dissipa lentement. Après tout, il n'était peut-être pas nécessaire d'avoir un nom. Il ne savait quelle obscure puissance en lui lui avait donné le désir d'en avoir un et l'avait plongé dans le désarroi de ne pas en trouver. Il butait sur cette grande lacune de sa mémoire – sur l'insondable vide qui précédait son éveil.

Il reprit sa marche presque machinalement, et se rendit compte qu'il avait considérablement progressé vers la colline lorsqu'il s'avisa qu'il n'en voyait plus le sommet. La lumière filtrait, verte, à travers les branchages. Il avait de plus en plus soif et cette sensation allait presque entièrement

envahir sa conscience engourdie lorsqu'il entendit un bruit de cascade. Il prit à droite et s'enfonça dans les arbres. Une grande clairière à flanc de colline formait le théâtre de la chute régulière, transparente et gracieuse d'un cours d'eau qui s'éloignait ensuite. Il s'approcha de la cascade et porta ses lèvres à l'eau. Bientôt, il était tout entier sous le jet, frissonnant et ravi.

– Bienvenue, dit une voix de femme.

Il sortit du ruisseau et dut tourner la tête à plusieurs reprises avant de remarquer la présence d'une très jeune fille, d'environ treize ou quinze ans, à peine vêtue d'une étoffe blanche nouée autour de son corps.

– Bonjour, dit-il.

Il la regardait avec surprise.

– N'y a-t-il donc que des enfants sur cette île ?

La jeune fille fit quelques pas vers lui, et il crut voir une sorte de tremblement agiter imperceptiblement ses traits, une onde légère parcourir son corps. Lorsqu'elle s'immobilisa devant lui, sa peau avait changé d'éclat et elle paraissait être une femme d'une trentaine d'années. Pourtant pas un pli de ses cheveux noirs n'avait bougé ; pas un instant il n'avait quitté des yeux le regard nocturne.

– Non, dit-elle après un silence. Avez-vous rencontré les jumeaux ?

– Oui, dit-il confusément.

Elle sourit.

– Ils n'ont pas dû être très gentils avec vous, à en juger par la tête que vous faites...

Il la dévisagea. En cet instant, et depuis leur recontre, elle voyait ce que lui ne pouvait pas voir : son visage, sa bouche, ses sourcils – ses yeux.

– Pouvez-vous me dire...commença-t-il. De quelle couleur sont mes yeux ?

Elle eut l'air ennuyé.

- Dans l'île, les yeux servent à regarder, dit-elle d'une voix rapide.

Il fronça les sourcils.

- Mais de quelle couleur sont-ils ?
- C'est une question qui n'a pas de sens ici. Je ne peux pas vous répondre.

Il se passa la main dans les cheveux.

- Les feuilles des arbres sont vertes, et la mer est bleue, dit-il. Cela a-t-il un sens ici ?
- Oui, bien sûr.
- Pourquoi ne voulez-vous pas me dire la couleur de mes yeux?les vôtres sont...
- Chut!coupa-t-elle. C'est interdit. Ca n'a pas de sens – personne ne veut savoir cela, ici. Cela ne sert à rien, comprenez-vous?On ne peut pas voir ses propres yeux. Cela est...mal.

Il essuya son visage mouillé du revers de sa main. Il reconnaissait dans sa poitrine le malaise qui l'avait envahi tout à l'heure.

- Bien, dit-il. Je ne vous le demanderai plus.

Elle sourit. Elle ressemblait vaguement aux deux enfants – vaguement, par instants, à certaines expressions. Il se demanda avec angoisse s'il leur ressemblait aussi.

- Qui êtes-vous?reprit-il.
- Je suis celle qui vous enseignera ce que vous ne savez pas encore. Je suis aussi beaucoup d'autres choses, d'autres rôles...Mais cela doit rester obscur.
- Pourquoi ?

Elle ne répondit pas.

Il regarda tout autour d'eux. On ne voyait pas la mer, de cet endroit de l'île, pas même à travers les branches, et cette absence donnait une sensation bizarre.

- Venez avec moi, dit-elle. Je vais vous montrer nos galeries.

Il la suivit par-delà la cascade. Un court tunnel débouchait sur une grotte artificielle qui lui

coupa presque le souffle. Etaient-ce les gravures innombrables, les bas-reliefs inconnus qui marbraient le plafond, la nudité saisissante de la paroi e gauche, les cristaux phosphorescents qu'un système suspendait au-dessus de sa tête – ou la singulière statue de bois noir qui hantait le côté droit ? Etais-ce l'admiration irréfléchie pour les heures de travail que cette grotte représentait?Ou était-ce l'assemblage baroque de ces objets disparates, de ces esthétiques ennemies, noyés dans la lumière multicolore des cristaux, qui imprimait dans son être cette envie de s'agenouiller ?

Il n'osa pas poser de question et la suivit silencieusement à travers un labyrinthe de salles et de couloirs. Ça et là, de très jeunes enfants se poursuivaient en criant, de jeunes gens travaillaient à une œuvre commune, des vieillards rêveuses gravaient sur les parois immenses les légendes dont elles avaient rêvé. Tous à leur approche s'arrêtaient dans leur activité, et, après une révérence destinée à son guide, lui souhaitaient la bienvenue.

Ils ressortirent enfin, par un autre côté de la colline, et débouchèrent sur une longue plage de sable blanc. Il retrouva avec plaisir le petit bruit entêtant de l'eau, et la lumière du ciel. Toute un emyriade de gens à-demi nus, de tous les âges et sans distinction de sexe, semblaient s'affairer autour de la préparation d'un repas.

– Je vous présente le nouveau-venu, dit la femme, et à cet instant il remarqua qu'elle avait recouvré l'apparence d'une très jeune fille.

La communauté fit une révérence et sourit. Il lui vint pour la première fois à l'esprit que cette femme sans âge pouvait en être la maîtresse. Une multitude de questions affleuraient à ses lèvres, et elle semblait l'inviter à les poser par son regard profond.

– Etes-vous leur maîtresse?demanda-t-il.

– Je suis celle qui sait.

– Leur avez-vous enseigné à tous ce que vous devez m'enseigner ?

– Pas à tous, dit-elle en les regardant. Certains le savaient déjà.

- Et de quoi s'agit-il ?

Elle se retourna vers lui et éclata d'un rire enfantin. Il lui sembla qu'elle avait rapetissé pendant ce rire, et l'instant d'après ce fut la femme qui lui répondit :

- Je vais vous apprendre à vivre.

Les jumeaux avaient accouru vers lui et s'étaient emparé chacun de l'une de ses mains.

- As-tu trouvé ton nom?demanda la petite fille.
- Non, répondit-il. J'ai renoncé à le chercher, pour l'instant.
- As-tu visité la grotte ?
- Oui,elle...

Il se retourna pour désigner la femme sans âge, et vit qu'elle s'était mêlée à la foule. Les jumeaux lui posaient d'incessantes questions, et, cependant qu'il leur répondait distraitement, il remarqua que la lumière n'avait pas baissé et que le soleil se trouvait à la même place dans le ciel pur. Avec un léger sentiment de malaise, il suivit les enfants qui sautillaient vers le rassemblement. Il y avait près d'eux trois femmes enceintes qui souriaient indolemment au soleil ; un homme était parmi elles et leur faisait goûter régulièrement le contenu d'une jatte auquel il ajoutait diverses plantes.

- Vous voulez un morceau d'étoffe pour vous couvrir ?

Il tressaillit. Un homme d'une quarantaine d'années s'était approché de lui. Lui aussi avait cette peau brune et ces cheveux foncés, épais. En fait, en dépit des disparités de leurs visages et de leurs corps, ils avaient tous cet air de famille indicible et troublant.

- Oui, dit-il. Je veux bien.

L'homme sourit et s'éloigna. Les jumeaux avaient repris leur conversation originare – celle qu'ils interrompaient de loin en loin pour s'adresser à quelqu'un d'autre, et qu'ils reprenaient toujours très vite – une conversation qu'ils étaient probablement les seuls à pouvoir comprendre et sentir.

Il se sentait menacé par la paix collective, la sérénité de la communauté. Quelque chose en

lui le forçait à demeurer à l'écart, à garder sur ce spectacle un œil avide de renseignements. Tous ces gens étaient-ils natifs de l'île ? Était-il lui-même en train de réapprendre ce qu'il a toujours su ; était-il né ici, avait-il vécu ici ? Non, cela semblait absurde. Malgré son extrême bienveillance, la communauté le traitait comme un étranger. Mais d'où venait-il ? Où se trouvait cette île parmi le monde dont il avait la vague réminiscence ?

Lorsque l'homme revint pour lui apporter l'étoffe promise, il lui demanda :

- Savez-vous si j'ai fait naufrage ?

L'homme eut une expression énigmatique.

- Oui, vous avez sombré.
- Est-ce que je faisais un voyage ?
- Nous sommes tous en voyage, à un moment ou à un autre.

Un sentiment d'irréalité commençait à l'envelopper.

- Vous avez toujours été ici ? demanda-t-il dans un effort de réflexion.
- Oui, aussi loin que je me souviens.
- Mais vous souvenez-vous de tout ?

L'homme le dévisagea.

- Il n'y a qu'elle qui se souviens de tout, dit l'homme en désignant la femme sans âge.

Puis il regarda le ciel.

- Les deux crépuscules ne vont pas tarder, dit-il. Après, nous pourrions manger.

Il s'excusa ensuite, et laissa le nouveau-venu, perplexe, la face tournée vers le ciel. Il y avait eu un rafraîchissement de l'air, et la lumière s'était mise à pleuvoir moins généreusement. Alors le soleil trembla dans le ciel, et amorça une descente à vue vers la mer. La lumière sur l'île devenait à chaque instant plus sombre et plus rouge. Une partie du ciel était maintenant striée de noir et de violet. Il remarqua que toute la communauté contemplait ce naufrage de la lumière – le soleil allait

bientôt toucher l'eau, et une angoisse indéfinie planait sur cette chute. La lumière tombait de plus en plus vite, on ne voyait plus que le haut incandescent du disque solaire – et puis, pendant quelques minutes, il fit nuit.

On entendait des gémissements, quelques sanglots étouffés, mais personne ne parlait plus. Le ciel noir ne distillait aucune clarté, et il semblait que la mer envoyait sur toute l'île un vent humide et froid.

Une première déchirure de lumière, puis une autre. Dans une sublime débauche de couleurs, le ciel se métamorphosa de nouveau. On se sentait saisi par le spectacle – saisi par une sorte d'espoir sans raison. Le soleil apparut au-dessus des arbres, gravit lentement le ciel, tandis que les couleurs se fondaient en un bleu sans mélange. Il faisait à nouveau grand jour.

- Bon appétit ! cria une voix, et des récipients de toutes sortes se mirent à passer de main en main.

Il mangea et but, mais ne put se mêler aux rires, aux conversations animées qui avaient lieu près de lui. Les jumeaux avaient fui sa silencieuse compagnie. Celle qui se souvenait de tout était sans doute l'une de ces femmes, là-bas – à cette distance il était impossible de la reconnaître. Le repas ne dura pas un temps défini – des gens sortaient de la grotte, d'autres y rentraient après avoir mangé, les enfants jouaient, les vieillards s'allongeaient sur le sable.

Dans ce désordre calme, il essayait de faire le point. Mais la femme qu'il attendait vint l'interrompre dans ses réflexions.

- Venez, dit-elle. Nous avons besoin de solitude pour votre apprentissage.

Il la suivit par un sentier étroit qui gravissait la colline, et, au bout d'une marche assez longue, ils se retrouvèrent sur un plateau qui dominait l'île.

- Cette île est très petite, dit-il en suivant des yeux ses contours.
- Cela dépend, dit-elle.
- A quelle distance sommes-nous du premier continent ?

- Oubliez les continents, dit-elle d'un ton autoritaire. Oubliez tout ce que vous savez ou croyez savoir. Ici, il ne fait nuit que quelques minutes et les êtres humains n'ont pas besoin de dormir.

Il tourna la tête vers elle. C'était presque une vieille femme à présent, et sa voix craquelée avait un accent plus convaincant. Il s'assit devant elle, de façon à ne pas la voir.

- Vivre, c'est prendre et c'est donner, c'est jouir et c'est créer, poursuivit la voix séculaire.

Tout le reste n'a pas de sens.

Il trouva la formule bien adaptée à l'impression que lui avait fait la communauté, mais se sentit essentiellement insatisfait.

- Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?
- Oui, vous êtes celui qui ne sait pas qui il est.
- Vous ne répondrez pas?demanda-t-il après un silence.
- Je vous ai répondu, dit-elle doucement.
- Que faisais-je avant d'échouer sur ce rivage?demanda-t-il précipitamment. Pourquoi ai-je perdu la mémoire?Pourquoi aviez-vous l'air de m'attendre et quand pourrai-je enfin partir ?
- Vous n'êtes pas bien, ici ?
- Non !
- C'est parce que vous ne savez pas vivre, reprit-elle. Vivre est notre activité principale, notre valeur suprême, notre but unique. Notre moyen, et notre fin – je vous assure que c'est sage.
- Peut-être, cria-t-il, mais je m'en moque !
- De quoi avez-vous envie?demanda la voix, plus vieille encore, et plus douce.
- J'ai envie de savoir, gémit-il.
- Mais savoir ne sert à rien, dit-elle. Savoir ne rend pas heureux.

- Pourquoi me demandez-vous ce dont j'ai envie si c'est pour me le refuser ?
- Vous changerez d'avis, reprit la voix. D'avis et d'envie. Je vous convaincrâi.

Il se retourna. Elle devait avoir vingt ans, maintenant, et le regardait avec langueur et insistance. Il eut envie d'elle, mais détourna la tête et commença à descendre le sentier.

- Pourquoi ne pas céder à votre désir?cria-t-elle.
- Je ne vous désire pas, dit-il calmement en se retournant vers elle. Je désire seulement votre mémoire.

Elle le rattrapa vivement sur le sentier.

- Mais pourquoi ?
- Sa voix s'était faite suppliante. Il la regarda en face. Elle avait l'air sincère.
- Je ne sais pas, dit-il. Je ne supporte pas de ne pas savoir, je ne supporte pas d'être enfermé dans cette île, cela me rend malade.

Elle baissa la tête.

- On vous a rendu l'innocence, et vous êtes si pressé de la perdre à nouveau ?
- L'innocence!répéta-t-il avec colère.
- Vous avez mangé, vous êtes en pleine santé... Il y a ici beaucoup de femmes que vous pourriez désirer et beaucoup de choses à construire...Songez à tout cela.
- Je n'ai pas envie d'y songer. Ce n'est pas chez moi, ici.
- Moi, moi...Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire.Vous n'avez pas de nom, pas de passé, pas de signe distinctif. Qu'est-ce donc qui peut bien vous faire croire que vous êtes quelqu'un en particulier ?
- Je ne sais pas, dit-il. Mais je sais que j'étais quelqu'un, que j'avais un nom, des parents, une fonction, une langue – je sais que j'avais des maîtresses qui ne changeaient pas d'âge toutes les cinq minutes – je sais tout cela, c'est comme un mot sur le bout de la langue – mais je ne

m'en souvient pas.

- Etes-vous certain de ce que vous dites ?
- Comment pourrais-je l'être ?
- Vous êtes victime d'une illusion. Vous n'avez jamais eu d'identité. Vous êtes né le même jour que des millions d'autres enfants de l'espèce humaine – et vous mourrez en même temps que des millions d'autres gens. Vous avez les mêmes organes, les mêmes besoins, et les mêmes angoisses que tous vos frères. Vous leur ressemblez à s'y méprendre – et la méprise n'est pas importante. Vous n'êtes qu'un parmi eux. Vous n'êtes rien en dehors de l'île. Rien qu'un organisme destiné à mourir de faim et d'épuisement.

Le discours l'avait ébranlé. Il se sentait humble et malheureux, et ne ressentait plus qu'une pauvre impuissance. Elle amorça la redescente du sentier et il la suivit machinalement. Au fur et à mesure de la marche, pourtant, la fureur en lui se réveillait, se débattait, ouvrait sa gueule puissante. Il avait eu un nom. Ils avaient tous eu un nom. Le tout était de forcer cette barrière de silence, d'assiéger sa mémoire enfermée. Un nom. Un nom d'homme, comme il y avait des noms de femme. Un simple nom qui résumait son être, un nom qu'il avait toujours eu et qu'il garderait jusqu'à la mort.

Cette quête inaboutie et sans cesse recommencée avait envahi son esprit à la manière d'une obsession. Son cœur battait à se rompre, ses jambes ne le soutenaient plus. Il tomba à genoux puis se roula sur le sol de cette île aborhée.

- Mon nom! hurla-t-il. Mon nom !

Il ne vit pas, dans son délire, la femme se retourner. Il ne vit pas son regard d'effroi et d'impuissance, ni ses larmes. Il n'entendit pas ses lèvres murmurer :

- Alors, souviens-toi...

@@@@@

Il se souvint.

Tout déferla en un seul instant.

Nom, visage, couleur des yeux, forme de la signature, nationalité, adresse, numéro de téléphone, date et lieu de naissance – et, par delà les chiffres, d'autres bribes plus complexes – son cynisme, sa misogynie, son orgueil, sa haine, sa détresse, ses regrets – et des visions – un poignet sanglant tailladé, un lit d'hôpital, une femme sur le point de pleurer – il se souvint du monde, des enfants noirs au ventre gonflé, des marques violacées au cou des fillettes mutilées, des chaises électriques, des bombes au napalm, des vieillards déments, de la peste des plaies infectées sur leurs chairs molles, des prisonniers amaigris et défigurés, des mendiants puants dans les couloirs affligés des métros souterrains... Toutes les cruautés qu'il avait apprises depuis l'enfance, toutes les lâchetés et toutes les erreurs dont il avait fini par s'absoudre lui tombèrent dessus comme une vague énorme, comme un mur d'eau gigantesque sous lequel il n'avait plus qu'à se laisser engloutir et mourir...

Etrange.

Il avait conscience d'être étendu sur le ventre, nu. Il percevait la tiédeur des draps et l'oreiller durci sous le poids de sa joue. Il ouvrit des yeux brûlants et se demanda où il était. Une petite chambre d'hôpital. L'odeur de médicament lui donna la nausée. L'infirmière avait de beaux cheveux noirs, épais, et la peau brune.

- Vous vous réveillez enfin ! dit-elle en souriant.
- Qui êtes-vous ?
- Claire Lanseur, équipe de jour n°21. Nous sommes le 23 juin 1994.
- Vous êtes folle, dit-il doucement. Il n'y a pas de noms, sur l'île.

L'infirmière fronça les sourcils et répondit gentiment :

- Nous ne sommes pas sur une île, monsieur. Nous sommes dans un hôpital. Nous allons vous aider à retrouver votre personnalité, à revenir vivre dans notre société. Tout se passera très

bien, vous verrez.

- Je suis celui qui ne sait pas qui il est, dit-il en essuyant une mauvaise sueur de son front. Où est la femme sans âge ?

L'infirmière sourit encore, avec cependant un peu moins d'assurance.

- Je ne comprends pas tout ce que vous me dites, mais ça ne fait rien. Ce doit être parce que vous êtes encore un peu fatigué...
- Non, protesta-t-il. Je me sens bien, je vous assure. Je voudrais la voir, vous savez, c'est important, je dois lui dire qu'elle avait raison.

L'infirmière eut l'air gêné.

- Il y a là une personne qui voudrait vous voir, dit-elle sur un ton enjoué.
- Vous devez vous tromper. Je ne connais personne. Je suis le nouveau-venu.
- D'où venez-vous?demanda-t-elle avec bienveillance, en préparant une injection.
- Je ne sais pas, c'est elle qui sait...J'ai sombré, je me suis réveillé sur le sable. Est-ce bientôt l'heure des deux crépuscules ?
- Oui, dit l'infirmière lentement en passant un coton glacé sur le creux de son coude. C'est bientôt l'heure du crépuscule.

Il n'eut que le temps de sentir l'aiguille métallique percer sa veine – et le liquide étranger se mêla, douloureux, à son propre sang.

Treize visions macabres

1. Le meurtre

Sous les cieux calmes d'une nuit sans déchirure, une jeune fille dormait. Quelqu'un était là qui buvait sa grâce – qui regardait son corps léger courbé par le sommeil.

Une main étrangère se posa, de tout son poids criminel, sur son cou. Elle ouvrit les yeux ; et, tandis que les doigts imprimaient sur elle la marque violette de la mort, les derniers éclats de l'enfance donnèrent à son visage la clarté d'un crépuscule.

Le souffle lui manqua. La main défit doucement l'irréparable étreinte, et ferma les yeux obscurcis. On dit que c'est elle qui hurle chaque nuit pour qu'on enterre son corps étranglé.

On dit que ce corps ne fut jamais trouvé, qu'il flotte depuis des siècles sur l'écume de la nuit.

2. La porte

En haut de l'escalier la porte semble s'ouvrir sur un paysage lavé, resplendissant. Quelque chose indique, dans la légèreté irréaliste de l'air, et dans la transparence discrète des objets, qu'il ne s'agit pas du même monde. La porte, dans la simplicité presque absurde de sa forme et de son bois, a l'allure de ces seuils qu'on ne franchit qu'une fois.

Les marches sont pénibles à gravir. Le mouvement ascendant semble se heurter à une force invisible, à une résistance inexplicable qui donne le sentiment d'évoluer dans l'opaque ou dans l'interdit. C'est au prix d'une douleur aux dimensions surhumaines que l'on accède au sommet.

De là s'offre la vision inexprimable. Celle d'un lieu qui ne peut exister, qui doit seulement se suspendre aux rêves d'une âme perdue dans un labyrinthe lumineux.

Longtemps il est impossible de bouger. Mais lorsque l'éblouissement prend fin, il est déjà trop tard. La porte lentement se referme. Nulle puissance n'en peut entraver le mouvement. Nulle prière, nul dieu ne sont capable de la rouvrir lorsque, dans un claquement serein, familier, elle s'est refermée.

Il n'y a plus alors qu'à redescendre l'escalier. Tout ceux qui en firent l'expérience, terrassés par l'échec, se transformèrent en automates et ne purent plus jamais pleurer.

3. L'ordre

L'ordre était descendu d'un ciel vide que la lumière et le vent traversaient de part en part. Il fallait supplicier et détruire tous ceux que l'on avait aimés.

Les hommes se regardèrent longtemps avant d'accomplir le moindre mouvement. Des trainées de peur, des vertiges soudains, des envies de rire forcenées passèrent dans leurs regards. Leurs visages, d'une pâleur lunaire, paraissaient tout à coup délivrés de la pesanteur obscure, immémoriale, qui les avait marqués dès leur premier sourire.

Puis il y eut un vacarme assourdissant. Ils se jetèrent les uns sur les autres, se démembrèrent.

Lorsque le massacre cessa, les survivants, blessés, se mirent à contempler l'immense charnier. Par-delà la fatigue et l'horreur, ils sentirent, tous au même instant, que l'ordre était accompli.

Une joie profonde et grave les saisissait à la poitrine.

De tous ces morts s'exhalait le parfum de leur résurrection.

4. Le brouillard

Ils étaient souriants dans la lumière verte. Leurs corps qui ne pouvaient bouger étaient traversés du souffle immense. Elle regardait sur sa peau les plis frémissants d'une étoffe blanche. Il avait posé la tête sur son ventre et la regardait à l'envers, à mille lieues de la parole, dans l'indicible instant de pureté.

Ils ne voyaient pas le brouillard lunaire, la poudre de pierre épaisse qui montait de la terre jusqu'au ciel vide. Bientôt pourtant ils furent engloutis dans un nuage d'étouffement. Elle sentit la tête qui s'arrachait de son ventre, et se mit à frissonner de froid et de terreur dans l'aveugle obscurité de la poussière. Lorsque la nappe de brume se dissipa, une femme se tenait devant lui, lourde et mate comme une statue.

Il se dirigea vers ce corps dressé, surgit des ténèbres de la pierre, et l'enserra avec violence.

A distance de cette nouvelle et absurde étreinte, qui semblait devoir ne jamais finir, elle se sentit morte et nue sous l'étoffe blanche. Elle les regarda longtemps sans pouvoir fermer les paupières, sans sentir que des traînées de sable noir venaient s'échouer dans ses pupilles. Puis elle se retourna et commença une errance interminable à travers les terres désolées.

Il ne quitta jamais la femme d'argile et de sang, et ne tourna jamais la tête vers celle qu'il avait tant aimée.

5. Le baiser

Dans le château désert, la princesse n'était pas endormie. Elle reposait sur une dalle immense au milieu d'une pièce vide.

Un rayon de lumière éclairait son seul visage, et donnait à sa peau inerte, incolore et pesante l'illusion de la vie. L'ancienne splendeur de sa robe était recouverte par la poussière du temps, et l'étoffe semblait démesurément lourde sur le corps maigre et pâle.

Des fleurs vertes aux nervures lumineuses embaumaient le décor tragique d'une odeur étrange et suffocante.

Les pas du prince résonnèrent longtemps sur la pierre lointaine envahie de silence ; enfin il arriva dans ce lieu terrifiant que la solitude et la mort avaient investi de leur immobilité surnaturelle. Le cœur étreint par une présence invisible, il s'approcha lentement du cadavre étendu, et reconnut à travers les traits défigurés les traces évanouissantes d'une indicible beauté. Il porta ses lèvres sur la bouche horrible.

La chair morte diffusa dans son corps un froid spectral, lancinant. Livré à un frisson qui le traversa comme une tempête, il se coucha près d'elle et s'endormit.

Alors le silence revint, et ils furent engloutis dans son gouffre sans fin, sans que nul dieu, jamais, ne vînt briser la glace de leur sommeil.

6. Le cimetière

Il y avait quelque chose de troublant dans la communion presque immobile des arbres et des pierres blanches. Les croix, brandies vers le ciel comme des glaives pétrifiés, semblaient être la répétition tragique et inutile d'une seule insulte à Dieu.

Elle marchait dans les allées, errante. Le calme mortel commençait à engourdir sa raison. Elle n'était plus très sûre de savoir à quel siècle elle vivait, ni même s'il y avait encore quelqu'un de vivant en dehors du cimetière. Des chats noirs et gris couraient, insensés, parmi les tombes, et des oiseaux chantaient au-delà du soleil.

Elle s'approcha d'un caveau fissuré, débordant de lierre. L'inscription mortuaire était presque effacée. Elle le regarda longtemps – peut-être des heures – certaine d'être parvenue au bout de son cheminement. Mais rien ne se passait et elle allait partir lorsqu'une voix, derrière elle, l'appela par son nom.

La voix était d'une gravité profonde, et rententissait à l'air libre comme au fond d'une église. Son tombeau pur et sombre avait appelé ce qui, au fond d'elle-même, n'avait même pas de nom. L'instant où elle retourna fut étrangement long. Il y avait derrière elle, assis avec élégance sur une tombe voisine, un jeune homme d'une beauté déserte, absente.

– C'est moi que vous cherchiez, dit-il. Mais je suis mort depuis deux siècles.

Il commençait à s'effacer qu'elle connaissait déjà mieux qu'elle-même, qu'elle aimait déjà plus que sa vie sa façon de bouger, les accents de sa voix et le passé qu'il respirait.

Il était parti maintenant.

Elle tourna la tête. Le caveau était entrouvert. Sans remarquer que l'obscurité glissait sur elle avec la langueur froide de l'agonie, elle s'y laissa enfermer à jamais.

7. La Quête

Un homme s'était lancé dans une quête.

La surface de l'eau a gardé la trace de son voilier. C'était un vaisseau singulier, dont les voiles semblaient faites de membranes humaines. Lui se tenait toujours debout, à la proue.

La première mer qu'il traversa était calme et transparente. A peine si le navire en déchirait la surface lisse. L'homme regarda au fond de l'eau et vit de grands visages diaphanes qui le fixaient avec une souffrance insistante. Des algues vertes étendaient sur les regards immenses des filaments entrelacés. Il lui sembla violer un secret mortel, et il ferma les yeux pour ne plus voir les pupilles écarquillées au fond desquelles coulait, comme une eau noire, le désastre de la solitude.

Sur la seconde mer, il faisait toujours nuit. Peut-être était-ce un autre ciel où les étoiles dédoublées empruntaient aux frémissements de l'eau leur scintillement incertain. Des voix retentissaient tout autour ; des cris, des rires, des paroles sans suite, des aboiements de loups, mais la nuit claire ne révélait que le vide sidéral. L'homme voulut parler, à son tour, mais n'en eut pas le droit. Les voix, dans leur tremblement anonyme, continuaient à se répondre des mots absurdes.

Ce n'est que longtemps après que l'homme, au bord de la folie, aborda la troisième mer, l'Océan sans fin. Le vent ne soufflait pas et le voilier se mit à dériver, lentement, dans le silence, à une vitesse toujours égale et toujours dans la même direction. L'homme attendit plusieurs jours et compris soudain qu'il était perdu dans cet horizon désert où rien, jamais, ne pourrait plus changer.

Il chercha à se souvenir ce qu'il était parti chercher. Mais l'oubli commençait à tomber sur son âme. Il ne se souvenait que d'une image. Une femme endormie sur une pelouse, ses cheveux noirs dans l'herbe verte, son bras nu sur une fleur cassée, un rayon de soleil égaré dans son dos.

Le vent ne souffla plus jamais. Et le voilier dériva lentement, dans le silence, jusqu'à la fin des temps.

8. Les survivants

Le temps a passé, depuis.

La brûlure s'est dissipée dans la douceur de ce qui s'est enfoui sous la poussière.

Il reste, de loin en loin, la sensation d'avoir disparu du monde où l'on a grandi. Il reste ce sentiment d'indifférence.

Les événements glissent, à présent. Les couleurs, les sons, les formes fuyantes et inessentiels.

Tout ce qui comptait est mort depuis longtemps. On a porté le deuil. Et puis on a brûlé les étoffes noires. On a décidé que le monde ne pouvait pas continuer à vivre pour rien.

Pourtant, lorsque le soir vient, chargé de toutes les pesanteurs de la solitude et de la mort, on se laisse aller pendant de longues minutes à une tristesse profonde, illimitée. Les enfants, à cette heure, s'éloignent instinctivement de leur mère, et vont se cacher dans les replis de la campagne muette.

Les yeux secs, le corps abandonné, ils demeurent immobiles jusqu'à ce que leur âme terrassée par le vide reprenne peu à peu la force de se mouvoir.

Peu nombreux sont ceux qui ont vécu au temps de la Grande Déchirure. Des vieillards qui ont cessé de parler depuis longtemps, et qui se réunissent, parfois, pour échanger leurs regards meurtris et les histoires tristes qu'ils passent leurs journées à écrire.

Les jeunes gens ne sont plus amoureux.

Il y a parfois des fêtes immenses et calmes.

On dévore la lumière et l'odeur du bois et de l'eau.

Il n'y a plus de vent et tous les animaux sont morts. Il ne reste, partout, que la nature indifférente et offerte.

Le matin qui se lève dans un mouvement paisible et lent semble l'écho assourdi, presque effacé, d'un autre matin qui se levait il y a des siècles.

Personne ne se souvient de ce qui s'est passé. On vit seulement avec cette certitude : quelque chose s'est déchiré. Personne ne se soucie de savoir quoi.

Personne ne rend visite aux vieillards éteints et silencieux. On attend leur mort, sans hâte, sans crainte.

Lorsqu'ils seront morts et que plus rien ne rattachera le monde au monde d'avant, rien ne changera.

La douleur sera toujours là, douce et tranquille.

La tristesse et l'attente.

9. L'éclat de rire

Elle essayait de parler, d'aligner dans l'espace infime qui les séparait les mots graves, rédempteurs.

Il riait. Il aimait dans ses yeux la lumière affolée, il aimait cet instant où elle avait peur de perdre l'équilibre et de sombrer. Elle avait cette voix fissurée des aubes de foudre et de mort. Mais il n'entendait pas la fracture qui s'ouvrait sur un avenir de silence. Il riait et son visage renversé, défiguré, prenait sous la lumière un éclat étrange, d'enfance et de cruauté.

Il riait et elle se tut. Elle le regarda rire, sans l'entendre, un long moment. Puis elle se leva et se mit à courir, insensée, le long du rivage noir. Il s'immobilisa lorsqu'il la vit si proche de l'eau sale. Il s'approcha de sa silhouette maigre qui se découpait avec un relief frappant sur l'horizon pâle.

Il voulut saisir sa main qu'il devina tremblante et froide, mais ne put saisir que le vent que le corps qui tombait laissait derrière lui, auréole inutile du mouvement final.

Il resta un moment sur la berge, attiré par la surface aimantée de l'eau. Pas le moindre frémissement ne témoignait de l'engloutissement brutal qui venait de survenir.

Le fleuve immonde, si calme sous le ciel plombé, continuait à couler, lentement, vers une mer lointaine.

10. La Pierre

La violence disparue, effacée. L'avènement d'une paix inaltérable. Sur la terre délivrée, le regard vaste et indifférent du ciel pur.

Elle s'est levée avant l'aube et s'est couchée sur la pierre, parfaitement immobile. Elle sent dans ses membres frissonnants l'invasion de la nuit froide.

La couleur du ciel. Sa profondeur. Le bruit du vent qui parcourt la lande endormie, prisonnière de l'obscurcissement.

Un souvenir surgit dans ce vide, comme une brèche ouverte, déchirée, dans la perfection. Elle voit un jour ancier à travers la nuit opaque, immense et présente. Elle entend une voix familière à travers ce silence taché de vent. Elle se souvient, maintenant, combien elle a aimé cette voix, avant qu'elle ne s'éloigne. Combien ses inflexions vivantes remplissaient la solitude et la nuit froide.

Les étoiles s'éteignent dans le ciel en proie à la déchirure du matin. Bientôt la campagne humide sera couverte de jour.

On ne la distingue plus, déjà, de la pierre. Comme si son corps gisant s'était alourdi sous la nuit désespérante. Comme s'il était destiné à ne jamais se lever.

Elle ne sent pas sur sa peau les rayons sanglants du soleil. Ses paupières – scellées. Son corps – pesant, à-demi enterré.

Un homme passera tout à l'heure, qui aurait pu l'aimer. Il s'arrêtera au-dessus d'elle et contempera longtemps son attitude abandonnée. Il cherchera, sur la cheville grise, la signature d'un sculpteur. Il la touchera du bout des doigts, incrédule, il restera fasciné par la finesse inappréciable d'un travail accompli sur la roche brute. Il se sentira vaguement mal à l'aise lorsqu'il remarquera l'expression hagarde, sereine et désarmée, du visage.

Puis il s'éloignera à pas rapides, irréguliers.

Beaucoup de nuits et beaucoup d'aubes se succéderont alors, sans que la lumière ne change sous l'écorce de pierre.

11. La rencontre

Il l'avait aperçue à la croisée d'un chemin et avait suivi sa propre route pour la suivre. Elle était vêtue d'un voile de douleur et de vide, et avançait si calmement, sans paraître effleurer le sol, qu'il n'avait pas osé franchir les pas qui le séparaient d'elle.

Le chemin serpentait à travers des landes enténébrées, où des fleurs pâles retenaient le regard par le pouvoir de leur beauté languide.

Plusieurs jours se passèrent ainsi ; elle se retournait parfois pour lui sourire avec une bienveillance lointaine. Il se consumait de violence et de désir quelques pas en arrière, et essayait d'animer par l'énergie de son expression le visage lisse et blond qui s'offrait de loin en loin à sa vue.

Ils arrivèrent un matin au pied d'un mur. Elle l'attendit, puis s'approcha de lui et lui caressa le visage de sa main sèche et blanche. Il sentit en lui toute la violence s'évanouir et une étrange marée silencieuse recouvrir son rivage à vif. Il baisa lentement la main qui maintenant l'entraînait vers elle, et se laissa engloutir par l'abîme de chair pacifiée qui distilla dans son corps écorché le lait incolore du repos.

12. Le Jardin

Dans un jardin immense et obscurci, des pétales de crysanthèmes brûlaient d'un incendie sans fin. Un enfant était couché, les yeux remplis de lune, imaginant la couleur ineffable des courbes du temps et des roses passées. Une fontaine de transparence pleurait, solitaire, dans la nuit profonde.

On dit qu'un ange égaré se laissa prendre au piège de la douceur de vivre. On dit qu'il se posa au pied de la fontaine et but à son eau triste. Il ne put jamais s'envoler à nouveau, atteint d'une langueur étrange, et demeura vaincu par le jardin, ivre de ses parfums mêlés de mort et de rosée.

13. Le dernier jour

Une mort pâle et raide était en train de ronger le monde. La sénescence avait fini par toucher ce que l'on croyait inviolable : les larmes et les enfants. Plus rien n'était sous le ciel triste enluminé de pluies qu'un désir universel de silence et de vide. Ce furent les êtres vivants qui disparurent les premiers. Leurs chairs inégales, roses, vertes, brunes, se rejoignirent ultimement dans la communion de pourriture. Puis ce fut le tour des pierres et de l'eau, qui s'engloutirent mutuellement dans une mer solide et minérale, bientôt évaporée.

Il ne resta plus que la lumière. Elle se refusait à mourir ainsi, mais dut se résigner à s'éteindre lorsque l'inutilité de sa présence absurde devint trop évidente.

Lorsque le vide fut accompli, dans sa parfaite pureté, un cri de joie s'éleva du néant.

Le premier dieu libre était né.

Voyage au centre de moi-même

J'étais seul dans ma maison depuis environ quarante-huit heures, et, comme cela arrive souvent dans ces circonstances, je me trouvais dans un grand calme spirituel, comme si le temps s'était arrêté et que la tranquillité s'était faite substance.

J'étais allé chercher, dans la bibliothèque, un recueil de poèmes, pour retrouver un vers que ma mémoire défaillante n'arrivait pas à me rendre, et marchais donc dans le couloir du premier étage, lorsque la chose arriva.

Ma vision se troubla jusqu'à devenir entièrement brouillée, et je crus d'abord aux prémices d'une migraine. Je fermai les paupières et passai une main impuissante sur mes yeux, qui commençaient à me faire mal, puis m'immobilisai. Quand je rouvris les yeux, la douleur disparut soudainement, et ma vision était à nouveau claire, mais un phénomène inexplicable s'était produit.

J'étais toujours dans un couloir, mais ce n'était plus celui de ma maison.

Celui-ci était carrelé d'un damier noir et blanc, dont la surface parfaite et brillante avait quelque chose d'insolite. Les murs à ma droite et à ma gauche étaient blancs et nus, et, tout au bout, à plusieurs mètres, un grand miroir en pied me faisait face. Je n'eux pas l'idée, dans l'ahurissement où je me trouvais, de me retourner et de regarder où le couloir prenait sa source, mais je pense aujourd'hui qu'un miroir symétrique me serait apparu si je l'avais fait.

Le silence autour de moi avait une qualité particulière, épaisse, et le bruit familier de mes pas me rassura quelque peu lorsque je me mis à marcher. Étrangement, je ne fus pas particulièrement surpris, ni effrayé, de m'apercevoir que mon reflet dans le miroir m'attendait, immobile, dans une pose étudiée que je me connaissais. Peut-être était-ce à cause de cet état d'esprit dans lequel je me trouvais, et que j'ai mentionné plus haut. Le plus bizarre fut de me heurter à mon propre regard lorsque je fus assez proche. Il m'était, bien sûr, éminemment familier, et pourtant j'avais conscience qu'il émanait d'une volonté étrangère à la mienne.

- Tu es resté seul trop longtemps, entendis-je dire par ma propre voix, et tu es tombé dans le piège ?

Ces mots, pourtant absurdes, me parurent chargés d'un sens lourd et obscur.

– Je cherchais un vers d'Aragon, dis-je.

– « Ce monde noir et blanc, où donc en est la porte ?

Je brûle à ses barreaux mes doigts comme aux orties

Je bats avec mes poings ces murs qui m'ont menti...

– Des mots, des mots autour de ma jeunesse morte. »

– Tu vois, dit mon reflet, tu t'en souviens. Il y a tout un monde en toi, et tu es tombé dedans.

Tu trouveras ici tous les vers que tu connais par cœur.

Tandis qu'il me parlait, j'essayai de voir ce qu'il y avait derrière lui.

– Il n'y a rien derrière moi, dit-il. Seulement un couloir carrelé d'un damier noir et blanc.

Le malaise commençait à m'étreindre. Je me souvenais vaguement de mythes initiatiques, et le sentiment que j'avais ici *quelque chose à faire* se faisait insistant.

– Je comprends ce que tu veux dire, dit-il. Evidemment, ajouta-t-il avec un peu d'ironie. Mais ce n'est pas ce que tu crois.

– Suis-je en train de rêver ?

– Peu importe le nom que tu donnes à ce voyage. Ulysse a peut-être rêvé l'Odyssée.

Ses paroles me déconcertaient, mais je ne pouvais m'empêcher de les trouver pertinentes, comme en accord profond avec les questions que je me formulais.

– Tu n'as rien à m'apprendre que je ne sache déjà, n'est-ce pas? lui demandai-je.

– Comment pourrais-je savoir quelque chose que tu ne sais pas, puisque je suis toi ?

Il éclata de mon propre rire, et prit mon air amusé.

– Tu parais pourtant savoir pourquoi je suis ici. Tu m'as dit que j'étais tombé dans un piège.

– Pure constatation, que tu aurais pu faire par toi-même dans quelque temps. Je n'ai qu'un peu d'avance sur toi, pour ce qui est de ces questions – mais ici le temps n'a pas grande

importance. Quant à savoir pourquoi... C'est une autre affaire !

- Je suppose qu'il y a quelque chose après ce couloir...
- Bien sûr. Le miroir qui me sert très symboliquement d'espace est une porte.

Je baissai les yeux et remarquai une poignée sur la surface réfléchissante. Je tendis la main vers elle et fus légèrement ralenti par le reflet de ma main qui venait de recouvrir son habituel et symétrique mimétisme. Je levai les yeux et mon reflet leva les yeux. Lorsque je bougeai les lèvres pour parler, les siennes bougèrent aussi.

- As-tu perdu ton autonomie ?

Le reflet me regarda avec une inquiétude dont je savais qu'elle se peignait sur mon propre visage. Puis quelque chose en moi que je ne contrôlais pas tout à fait me poussa à parler. « Ne t'inquiète pas, je ne suis jamais très loin... » Je me mis à rire, à-demi nerveusement, puis me décidai à pousser la porte.

Lorsque j'eus franchi le seuil, je fus d'abord saisi par la musique, les éclats de voix, les tintements de verres et froissements de robes qui me parvinrent. J'étais sur un vaste balcon ovale qui surplombait un bal, dont les convives masqués ne semblaient pas m'avoir remarqué. Il y avait là une foule de gens, peut-être plus d'une centaine, qui dansaient et riaient au-dessous de moi. Je restai un moment à observer la splendeur de leurs costumes et l'énigme de leurs masques, lorsque l'idée me vint que je portais un costume ordinaire, et que mon visage était nu – je ne sais pourquoi, la perspective de descendre ainsi vers cette foule me terrifia, et je cherchai des yeux, aussi vite que je le pus, un moyen de me dérober à eux. Le balcon menait à la salle de bal par quatre escaliers différents, et le risque qu'un personne montât devenait à chaque seconde plus insupportable ; d'autre part, il était jalonné de portes, dont je ne pus discerner le nombre exact. Je me précipitai sur la première que je vis sur ma gauche, et la poussai le cœur battant.

Sitôt que je fus entré, la musique, pourtant très forte, se tut. Je me trouvais dans une sorte de boudoir, qui tenait à la fois de la bibliothèque, du fumoir et du club. Il y avait là plusieurs jeunes

gens, qui fumaient ou lisaient silencieusement. L'un d'entre eux attira mon attention par son élégance ostentatoire et la désinvolte affectation de sa posture. Lorsque je détaillai son visage, il me fut fort pénible de constater qu'il s'agissait du mien. Un rapide coup d'oeil me confirma ce que devinais déjà, de par la singulière similitude de silhouettes que ces jeunes gens offraient : ce fumoir était occupé par quatre doubles de moi-même. Dans un coin d'ombre, une Bible à la main, se tenait un jeune prêtre qui portait fièrement la soutane ; les deux autres, qui avaient des mines plus ordinaires, ne se distinguaient pas.

Aucun d'eux ne parut faire attention à mon entrée précipitée, et il me fallut plusieurs secondes pour remarquer qu'un jeune homme agitait une main fort semblable à la mienne du fond d'un miroir qui ornait la cheminée. Je décidai de l'ignorer, et, feignant de trouver très naturelle une situation qui me donne à sa seule évocation un frisson d'angoisse, je m'adressai à mes hôtes.

– Bonsoir.

Ils levèrent tous la tête d'un même air curieux et j'entendis ma voix multipliée me rendre mon salut. Comme ils reprenaient leurs occupations respectives, je me dirigeai vers le dandy, qui, seul, me regardait, avec une expression souveraine et narquoise.

– Que nous vaut le plaisir de cette visite?demanda-t-il.

Je m'assis dans la marquise qui lui faisait face.

– A vrai dire, je n'en ai pas la moindre idée.

Cette remarque parut lui plaire.

– Ainsi, c'est vous qui prétendez à l'existence...

Je souris.

– Et vous, à quoi prétendez-vous?demandai-je.

– Au style, dit-il au bout d'un moment. Je mets du style dans tout ce que je fais. Tenez, dit-il en prenant son verre sur la table basse, il m'a fallu des années avant d'être ivre avec style.

Je le regardai muettement, fasciné par cette image de moi-même que j'avais rêvée sans l'avoir

jamais vue.

- Vous remarquerez, continua-t-il, que mon intonation est légèrement plus trainante que la vôtre, et que mes gestes sont plus lents. Mais vous ne devriez pas vous attarder ici...Si vous le permettez, je vais moi-même achever de me saouler en bas.

Il se leva, et prit sur la table un loup qui y était posé.

- Nous nous retrouverons tout à l'heure, dit-il en partant. Je crois que nous avons des amies communes...

Je le regardai partir et m'approchai d'un autre de mes double. Ils étaient tous fascinants, dans leurs légères différences, et pour rien au monde je n'aurais manqué cette occasion de les observer et de les entendre parler. Lorsque je fus arrivé à sa hauteur, il adressa la parole à l'autre, qui, non loin, de lui, fumait pensivement une longue pipe brune.

- Désolé de perturber votre inspiration, mais je n'y tiens plus.

L'autre eut un petit rire silencieux et me regarda d'un air de connivence.

- Ne trouvez-vous pas que les grands amoureux ont une fâcheuse tendance à briser le silence? me demanda-t-il.

Je souris d'un air entendu, mais sans rien ajouter.

- Je dois sans doute vous paraître ridicule, dit aimablement le premier, qui me parut un peu plus maigre que tous les autres. Mais Anaïs est pour moi comparable au temps qui s'écoule : elle est la substance même de la vie.

Je tressaillis au nom d'Anaïs, que j'ai passionnément aimée dans ma première jeunesse. L'autre ne quittait pas son sourire.

- Vous êtes un véritable personnage de roman, vous savez, dit-il avec un brin de condescendance. Même vos répliques sont romanesques, et votre amour atteint une perfection quasi-esthétique.

Le premier fut flatté, et haussa les épaules.

- Vous écrivez des romans, et je choisis de les vivre. Au fond nous évoluons pourtant dans le même univers.
- C'est vrai, dit l'autre avec une certaine tristesse.
- Excusez-moi, fis-je. Anaïs est-elle votre premier amour ?

Les yeux de mon double amoureux s'allumèrent.

- Mon premier et mon unique amour, dit-il en souriant.
- Ne vous a-t-elle jamais quitté?demandai-je avec une certaine curiosité, car la manière dont Anaïs m'a quitté est, encore maintenant, toujours très fraîche dans ma mémoire.
- Si. Elle m'a quitté, il y a de cela bien longtemps, et de la manière la plus cruelle.
- Et puis ?
- Je l'ai attendue, je lui ai pardonné, et elle est revenue pour ne plus repartir.
- Moi, je ne l'ai pas attendue, dis-je.

Il eut un sourire modeste et détourna les yeux. L'écrivain nous observait avec intérêt.

- Vous, vous ne rentreriez dans aucun de mes romans, me dit-il. Vous avez quelque chose de trop réel, de trop... prosaïque.

Il avait parlé sans malice et avec sincérité.

- Vous écrivez des romans d'amour?demandai-je.
- Tous les romans, à un degré ou à un autre, sont des romans d'amour...Mais pourquoi n'irions-nous pas nous joindre un peu à la foule ?

Ils se levèrent et en un instant je me retrouvai seul avec le prêtre dont les lèvres bougeaient silencieusement au rythme de sa lecture. J'hésitai à l'interrompre, puis décidai de lui poser une simple question.

- Est-ce aux autres, ou bien à Dieu, que vous avez voué votre vie ?

Il leva la tête et je lus dans son regard une extase qui m'était inconnue.

- A Dieu, dit-il simplement. A Dieu.

Il me fixa quelques instants de ses yeux étranges, si proches et si différents des miens.

- Je vous prie de m'excuser, dis-je en le saluant.

Il se replongea dans sa lecture et je me sentit soudain seul et épuisé.

- Quel dommage que tu n'aies pas de masque ! entendis-je dire par ma propre voix.

Je tournai la tête vers le miroir où mon reflet, les bras croisés, contemplait mon désarroi.

- Tu devrais sortir de cette pièce. Il y a quelqu'un qui te cherche, sur le balcon.

Je le regardai, abattu.

- Il n'y a pas moyen de sortir d'ici, dis-je, sur le ton de la constatation.
- Non, il n'y a pas moyen de quitter la fête. C'est là tout le piège.
- Es-tu certain que c'est moi qu'on cherche ?

Le reflet haussa les épaules.

- Toi, moi, eux...Pure querelle de termes. Il est évidemment difficile de concevoir une certitude à ce propos.

Ce faux dialogue commençait à me fatiguer, et j'y coupai court en tournant les talons. Je jetai au prêtre un dernier regard, puis sortis du fumoir.

Incertain d'être encore moi-même, je gagnai le balcon dans l'appréhension de me trouver une fois de plus en face de l'un de mes doubles. Je fus donc agréablement surpris de poser les yeux sur une jeune femme, qui, en dépit de son déguisement qui dérobaient son identité, me donna une impression immédiate de confiance et de sécurité. Elle était vêtue d'une robe jaune, soyeuse, et portait un masque à plumes.

- Je te cherchais partout, dit-elle.

Sa voix, que je reconnaissais sans pouvoir la nommer, me causa une émotion profonde.

- Tu as changé, continua-t-elle.

Elle ôta son masque dans un geste un peu las, et je reconnus, à travers un rajeunissement miraculeux, les traits de ma mère, morte il y a trois ans dans sa soixantième année. Le choc fut tel que je ne pus rien dire, et je lui fus reconnaissant de me serrer dans ses bras. Ce fut peut-être dans cet instant pourtant coupé de la réalité que je me rendis compte à quel point elle me manquait, et combien la douleur de son deuil m'avait marqué.

- Tu es toujours dans tes poèmes, me dit-elle affectueusement. Tu sais, je n'ai jamais bien compris à quoi tu occupais tes journées...Toujours si solitaire...

Je regardai son sourire tandis que mon émotion s'apaisait. Je cherchais quelque chose à lui dire, quelque chose d'important, lorsque des femmes, à moitié dansantes et riant aux éclats, apparurent sur le balcon et l'entraînèrent avec elles. Elle me regarda avec beaucoup de tendresse avant de remettre son masque et d'entrer dans la danse. Je suivis du regard sa silhouette joyeuse, par moments presque enfantine. Il y avait eu en moi une tension que cette rencontre venait d'apaiser – et je me sentais à présent paisible, mélancolique, et comme investi d'une sagesse nouvelle.

Je commençai à songer que derrière tous ces masques, les visages devaient m'être familiers. Il devait y avoir là mes amis et mes maîtresses, mes parents, mes ennemis, et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient laissé leur empreinte sur moi. Leur foule réunie avait quelque chose d'impressionnant, et bien que je restasse plusieurs minutes à regarder les gracieuses évolutions des danseurs, je ne me décidai pas encore à descendre dans l'arène. Je préférais savoir ce que me réservait la seconde porte.

Lors même que je l'ouvris, la musique s'estompa, et une odeur d'église m'envahit. Il faisait sombre en ce lieu, que je devinai très vaste et très ancien. Je me sentis écrasé par un puissant sentiment du sacré, et m'avançai très lentement, comme accomplissant malgré moi un rituel ancestral.

La lumière tout à coup frappa ce qui devait être un vitrail, sur ma gauche, et éclaira, à travers un filtre bleu-vert, une sorte de scène. Un vieux roi, mortellement blessé, gémissait sur une litière.

Je pouvais voir sa peau ravinée, jaunie par le mal, et le sang épais qui filtrait de sa chemise à hauteur de son flanc. Il avait les yeux clos et semblait absorbé par une souffrance surhumaine – je savais qu'une malédiction lui interdisait à la fois de guérir et de mourir, et que nul soulagement ne viendrait panser sa blessure éternelle.

A ses côtés, posé sur une dalle de pierre grise, gisait le Graal, qui rayonnait une clarté subtile et tremblante. J'étais cloué à cette image lorsque la scène retomba brusquement dans l'obscurité.

J'avançai à nouveau, et la lumière frappa soudain un autre vitrail sur ma droite, aux dominantes rouges. Une jeune femme effrayée tenait dans ses mains une grande clé d'or, qui portait une tache de sang. Elle frottait la clé avec ses mains, puis avec sa robe ; mais sitôt qu'elle se retirait, la marque sanglante réapparaissait de l'autre côté de la clé. Ce manège absurde et terrifiant dura quelques minutes, pendant lesquelles son beau visage connut toutes les convulsions de l'horreur. Puis la scène s'éteignit.

La troisième scène, baignée d'une lumière dorée, était parfaitement immobile. Deux jeunes amants, nus, d'une beauté radieuse, dormaient paisiblement enlacés. Je n'aurais pu dire s'ils dormaient ou s'ils étaient morts, car je ne pouvais entendre le bruit de leur respiration. Il émanait de la position de leurs corps une harmonie presque extatique. J'essayais de deviner le visage de la jeune fille sous l'écran irrégulier de ses cheveux lorsque la lumière s'éteignit.

Je commençai à comprendre que cette vaste salle obscure renfermait tous les mythes qui avaient pour moi quelque force ; en faisant un effort, j'aurais pu deviner quelle image vivante allait faire suite à celles qui m'avaient tant marqué.

- Oui, clama ma propre voix dans les hauteurs insondables de la salle, il y a là des centaines de mètres de galeries... Veux-tu admirer Prométhée et Sisyphe, le sombre Charon sur l'Achéron, le grand Merlin dans sa tour aérienne, ou Lucifer tombant dans les abîmes ignorés de Dieu ?

Une sorte de vertige me prit à ces évocations, et je n'eus pas le temps de répondre, car déjà,

beaucoup plus loin sur la droite, une autre scène s'éclairait. Le Christ agonisant, sur une croix immense, la chair déchirée et la tête sans cesse tombante, murmurait quelque chose.

– Mon Dieu, répétait-il. Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Ce spectacle avait quelque chose d'insoutenable, et je me sentais proche du malaise lorsque je retombai dans les ténèbres.

– Tu as raison, reprit ma voix, tout cela est trop grand pour nous...

Je ne désirais plus que sortir, et cherchai à l'aveuglette le chemin qui me ramènerait au balcon. Il me semblait entendre partout des murmures, et deviner dans l'obscurité des silhouettes titanesques – ce fut en suffoquant que j'arrivai enfin à la porte.

Dehors, la musique du bal me reprit, et je ressentis quelque chose que je n'avais jamais senti et que je ne ressentirai sans doute jamais plus : ayant foulé la terre des dieux et assumé des visions qui ne m'étaient pas destinées, j'éprouvai un soulagement bestial à me retrouver parmi mes semblables. Je crois que ce fut le seul moment de cette absurde odyssée où je perdis tout à fait de vue que je n'étais nulle part ailleurs qu'en moi-même, et je descendis, frénétiquement, l'escalier qui me faisait face en ayant totalement oublié à quelle étrange mascarade je me rendais.

Lorsque je fus arrivé en bas, l'assemblée entière se tourna vers moi et un grand murmure parcourut la salle. Encore désorienté par ce qui venait de m'arriver, je devais avoir l'air un peu hagard.

Pas un seul visage n'était découvert, et je me rappellerai toujours cette foule masquée, tournée vers moi, qui se mit à m'applaudir de ses mains innombrables. Je ne puis dire si cette sensation m'a été désagréable ou angoissante – je ne saurais la qualifier autrement qu'en disant qu'elle était purement, follement onirique.

L'orchestre entama une valse, et les couples se mirent à danser. Je reprenais peu à peu mes esprits lorsque je vis s'approcher de moi une jeune femme toute vêtue de pourpre. Je reconnaissais sa manière gracieuse de se déplacer, et l'aura subtile qui émanait de sa personne. Lorsque je pris sa

taille pour la faire danser, je savais que je tenais dans mes bras le simulacre de ma chère Nina – Nina dont j'ai été amoureux et j'aurais pu adorer si elle ne s'était mustérieusement mise en ménage avec un homme que je tiens encore aujourd'hui pour le plus parfait imbécile que la Terre ait jamais porté.

- Nina, dis-je, en mettant dans son prénom plus de tendresse que je ne m'y étais jamais autorisé.

Je devinai son sourire sous le masque, mais la pression de sa main fut sa seule réponse.

- Nous nous aimions, n'est-ce pas?continuai-je.
- Ne nous aimons-nous pas encore chaque fois que nous nous voyons?Vous êtes toujours si lointain et si brillant – chaque fois que vous vous en allez, je reste plusieurs heures à ne rien faire, ou à regarder tomber la pluie.

Cet aveu me causa une émotion assez vive, mais je dus reconnaître que je l'avais toujours su.

- En regrettant de ne pas m'avoir épousé ?

Elle hocha simplement la tête, d'un geste inhabituel.

- Mais vous ne me l'avez jamais demandé...

L'intimité miraculeuse de notre conversation fut prosaïquement bousculée par un bras maladroit. Je tournai la tête. Le mari de Nina, que je reconnus sans délai à l'imbécillité de sa posture, désirait danser avec elle. Je baisai avec élégance la main gantée de la jeune femme, et, sans un mot pour l'imbécile, je m'éloignai de la piste.

Autour du buffet se massaient quelques vieillards, que le déguisement rendait grotesques et inquiétants. Je leur souris et me versai une coupe de champagne. Lorsque je me retournai, le plus grand d'entre eux avait ôté son masque, et je reconnus l'un de mes plus chers professeurs.

- Vous voilà donc, dit-il de sa voix à la fois chevrotante et infiniment assurée. Eh bien, racontez-moi quels prodiges vous avez faits, depuis la classe de troisième...
- Malheureusement, dis-je en souriant, je n'ai fait aucun prodige.

- Mais vous étiez si brillant, d'une intelligence si précoce... Vous vous souvenez, n'est-ce pas? On parlait avec vous comme avec un adulte.
- C'est peut-être ce qui m'a perdu, remarquai-je, en songeant que ce vieil homme commençait à m'ennuyer.
- Vous ne me ferez jamais accroire que vos études supérieures n'ont rien donné, que vous n'avez pas...
- Puisque je vous dis que je n'ai rien fait, le coupai-je avec un peu d'humeur. J'essaie d'être un honnête homme et je ne sache pas que cette ambition soit plus indigne qu'une autre.

Le vieillard, qui, à ces mots, avait manifesté une certaine réprobation, éclata d'un rire sardonique.

- Un honnête homme, ricanait-il. Un honnête homme !

Je tentais, assez vainement dois-je dire, de calmer ma colère, tandis qu'il se laissait aller à ce rire indécent. Il se calma enfin, cependant, et, les derniers spasmes finis, prit un air douloureux.

- Ah... Va-t'en, va, me dit-il d'un ton las. Tu ne vaux pas la corde pour te pendre.

Je regrettai amèrement qu'il ne fût pas de coutume, même dans ce monde insensé, de frapper les vieillards, et tournai les talons dans un état d'exaspération avancé. Je n'étais plus guère d'humeur à converser avec ces pantins, et désirai obscurément trouver un miroir pour agonir mon reflet d'injures – car je le tenais à cet instant pour personnellement responsable de tout ce qui m'arrivait. Je remontai quatre à quatre les marches de l'escalier, et le calme relatif du balcon m'apaisa quelque peu. Je restai quelques instants à regarder le bal, concentrant mon esprit échauffé sur des formes, des mouvements, des couleurs. Cette contemplation hypnotique finit par me rendre tout à fait à moi-même, et quand je me redressai, je me sentais prêt à affronter tout ce qui pourrait se cacher derrière la troisième porte.

Comme je m'y attendais, ce fut toute l'atmosphère qui changea lorsque je l'eus poussée. Franchir ces seuils était comme passer d'un monde à l'autre.

Je me trouvais à l'entrée de ma chambre d'enfant, où j'ai passé de lentes années de bonheur et

d'ennui – il y avait le parquet craquant, la cheminée minuscule, les vieux tapis aux couleurs passées, les meubles de merisier et les vastes fenêtres aux petits carreaux blancs, qui laissaient entrer la lumière triste du crépuscule. Je fis quelques pas, la gorge serrée, dans ce sanctuaire où il ne m'avait jamais été permis de revenir. Je fermai les yeux pour respirer mieux le parfum qui flottait dans l'air, et qui m'évoquait, plus que des instants précis, toute la subtile substance de ces années. Je tressaillis légèrement en entendant le son du piano, qui se trouvait au-dessous de ma mère et sur lequel ma mère passait ses heures perdues. La valse qu'elle jouait maladroitement m'envoûtait comme un sortilège, et je pense être resté longuement immobile, les yeux clos, au milieu de ma vieille chambre crépusculaire, dans un état de mélancolie profonde.

Quand je rouvris les yeux, je m'approchai de la fenêtre principale, et regardai le jardin amoureusement léché, et, au-delà, la campagne déserte. Cet horizon si familier prenait sous mes yeux un relief fantastique, et je ne fus pas surpris lorsque je vis apparaître, à côté du rosier blanc, la silhouette gracile de ma sœur enfant. Elle devait avoir quatre ans, et commença l'un de ces jeux mystérieux auxquels les petites filles s'adonnent avec passion et qui semblent, à un observateur extérieur, dénués du moindre sens. Mon regard s'attarda sur ses cheveux un peu décoiffés et sur l'expression de pure insouciance qui éclairait son visage. Ma sœur est devenue une jeune femme arrogante et désagréable – mais son ombre angélique que je regardais en cet instant, tout entière à son monde de merveilles invisibles, m'emplissait d'un amour profond. Elle cessa son jeu, avec la soudaineté fantasque, déraisonnable, qui lui était coutumière. Le regard qu'elle me lança, adorable et pur, me figea, et je ne pus répondre à son sourire ni au signe léger qu'elle me fit de la main avant de disparaître dans l'ombre.

Il faisait presque nuit dans ma chambre, et le piano s'était tu. Il me semblait pourtant entendre comme un bruit étouffé – un sanglot discret, presque imperceptible. Je regardai dans le miroir, mais mon reflet, la tête baissée et la main sur les yeux, ne faisait pas de bruit. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que je découvris la silhouette de mon père, assis sur le bord du lit. Il

pleurait doucement dans la pénombre, voûté comme un vieillard, accablé par une désespérance qu'il ne m'a jamais montrée.

Je m'approchai de lui et posai ma main sur son épaule, qui me parut fragile et presque sur le point de se briser – et je sentis que mon geste lui insufflait un peu de force.

– Toutes ces années... dit-il tout bas. Toutes ces saisons qui ont passé...

J'avais le sentiment de partager sa douleur, et ses mots résonnaient à mes oreilles avec une infinie cruauté.

– Il n'en reste rien, dis-je.

Il eut un sanglot qui me fit monter les larmes aux yeux.

– Tu es jeune, reprit-il en levant la tête vers moi – et je fus frappé par le vieillissement de ses traits, et le voile laiteux qui recouvrait ses yeux. Moi, je n'ai que le souvenir, et le deuil, et ma mort prochaine.

Je m'assis à ses côtés et le pris dans mes bras. Il n'y avait rien que je puisse dire et mon amour était impuissant à lui rendre l'espoir vaincu. Tout ce que je pouvais donner était contenu dans la pression de mes bras et le tremblement de ma poitrine – un baume fugitif qui me parut horriblement, intolérablement dérisoire.

– Il faut rejoindre la fête, Papa.

Il hocha la tête, lentement, et répéta ce geste jusqu'à le vider de son sens. Puis il fit un effort pour se lever, et je soutins sa marche débile jusqu'à la porte. Au-dehors, il semblait un peu moins usé, et tenait un peu plus fermement sur ses jambes. Je me gardai cependant de le laisser, et l'aidai) descendre l'escalier pour regagner le bal. Beaucoup de convives, à notre vue, saluaient ou disaient quelques mots à mon père, et j'avais l'impression grandissante de n'être pas plus important à leurs yeux que ne l'aurait été sa canne. Cet effacement m'était familier – je le reconnaissais qui venait du plus noir de ma jeunesse, et si j'en concevais aujourd'hui une sourde révolte, je savais que je l'avais accepté et que je m'en étais piteusement accommodé pendant de nombreuses années. Cette pensée

me fit honte, et je lâchai soudain le bras de mon père. Il ne le remarqua pas, et poursuivit sa lente progression à travers les invités qui, avec des grâces inépuisables, fleurissaient son passage de sourires et de compliments.

Une claque dans le dos, d'un genre condescendant que je ne goûte guère, et dont je reconnus immédiatement la provenance, me fit tourner la tête. Mon frère aîné, arborant le sourire qu'il m'adresse de manière rigoureusement systématique et auquel je me suis résigné avec le temps, se tenait tranquillement à mes côtés, le masque baissé.

- Je suis heureux de te voir, dit-il. Cela fait quelques siècles que tu n'as pas donné de tes nouvelles...
- Il fallait en prendre, dis-je presque froidement.
- Va, ne te pique pas, dit-il en riant. Tu as toujours été si susceptible ! Comment vas-tu ?

Il paraissait très sincèrement amusé par mon air à-demi offensé, et presque aussi sincèrement curieux de savoir comment je me portais – mais je dois avouer que cette affection qu'il me témoignait ne faisait naître en moi qu'un sentiment d'irritation et de révolte.

- Je vais fort bien, merci. Je m'inquiète pour Papa, ajoutai-je.
- Il s'est bien remis, tu sais. Il est plus solide que tu ne crois.

Mon frère faisant partie de ces gens qui ont toujours raison, j'eus certes envie de le détromper, mais me souvins à temps de la vanité de cette entreprise, et acquiescai.

- Et puis tu ne dois pas te torturer avec ça, reprit-il. Tu as ta vie à construire.
- Ma vie à construire?répétai-je.
- Eh bien, oui, répondit-il, un peu décontenancé.
- Ma vie n'est ni plus ni moins à construire que toute autre, et ce n'est certainement pas à toi de juger de son achèvement.

Il marqua une certaine surprise, puis répartit d'un ton sec : « Lorsque ta vie sera construite,

tu n'auras sans doute plus besoin de sortir les griffes dès qu'on t'adresse la parole ».

Il fit volte-face, puis revint vers moi.

– Si tu as besoin d'argent, tu sais que je suis là.

Il ne me laissa pas le temps de répondre, et je demeurai interdit, impuissant et furieux.

Il y avait devant moi un couple qui dansait, et qui attirait irrésistiblement mes regards. Je mis un certain temps à reconnaître Anaïs et mon double – et ma fureur se mua en tristesse au spectacle de leur amour. Ils ne se quittaient pas des yeux, et bougeaient au même rythme ; leur bonheur indécent était comme une richesse dont, pauvre mendiant, je ne pouvais posséder que le rêve.

Il me fallait partir, vraiment, quitter cette fête qui me réservait sans doute encore des douleurs inutiles. Mais j'étais bien convaincu qu'il n'était pas en mon pouvoir de faire disparaître ces gens, de faire taire cette musique, et de désagrégier ces murs au-delà desquels je retrouverais ma solitude et ma maison. Je décidai d'abréger mes souffrances en visitant au plus vite les pièces que je n'avais pas vues.

La quatrième porte s'ouvrait sur une immense et somptueuse bibliothèque. Un coup d'oeil sur les rayonnages m'indiqua que tous les livres que j'avais lus étaient là – ceux que j'avais envie de lire, sur un rayonnage spécial, offraient des centaines de pages blanches. Des rangées entières de disques, d'objets, de cartes, de dossiers pleins d'images et de tableaux produisaient la somme, énorme et bancale, de ma culture et de mes goûts... Je m'assis sur l'un des fauteuils qui meublaient la pièce, et me pris à admirer cette merveille. Un tel lieu tenait du prodige, du luxe le plus audacieux... Un bruit de pas se fit entendre, et je levai la tête. Rien n'eût pu m'éviter à cet instant la décharge d'adrénaline que je reçus.

Le jeune homme qui était apparu avait l'apparence de celui qui a été meilleur ami, mo, frère d'armes et mon âme damnée, celui en qui j'ai placé plus de confiance qu'en quiconque, et qui m'a inexplicablement trahi et sacrifié à son intérêt personnel.

- Ne sois pas surpris de me trouver en ce lieu, dit-il. Cette bibliothèque aurait pu être la mienne... Tu te souviens ? Nos goûts sont si proches.

Etrangement, la rancœur et l'amertume que je ressens d'ordinaire à son égard s'étaient effacés.

- J'aurais dû m'attendre à cette rencontre, dis-je. C'est étrange... Ce sont les personnes à qui l'on prétend n'avoir plus rien à dire auxquelles on s'adresse le plus souvent en esprit et en rêve.

Il sourit.

- Je n'ai jamais méprisé le prix de ce que j'ai sacrifié, dit-il. Nos regrets sont sans doute identiques.
- Nos regrets, nos souvenirs, peut-être. Mais nous ne partageons plus d'avenir.
- Non, plus d'avenir. C'est drôle comme certains actes sont irrémédiables, ajouta-t-il.
- Oui. Sans remède. Cette conversation-même est en dehors. En dehors d'une histoire qui est close et dont on a lu la dernière page. Comme une sorte d'épithaphe.
- Je vais partir, alors.

Je le regardai en songeant qu'il était déjà parti depuis longtemps, et que sa présence même n'était que le signe d'une absence.

- Oui, pars. La vie est ailleurs à présent.

Il m'adressa un sourire indéchiffrable, où dominait cependant une tristesse lucide. Je ne crois pas avoir répondu à ce sourire, et me souviens de l'avoir regardé disparaître, avec le sentiment d'avoir vieilli. Entre le jeune homme qui avait été trahi et celui qui regardait disparaître son ancien ami, il n'y avait plus rien de commun. Il avait emporté cette part de moi.

Les grandes trahisons ne nous frappent pas ; elles nous altèrent.

Une seule autre personne m'a un jour séparé de moi-même. Une femme. Et ce fut fort naturellement que je me mis à penser à elle – car l'état de langueur nostalgique dans lequel ma

dernière rencontre m'avait laissé ne me permettait guère de dériver dans une autre direction. Je me souvins du sens que sa seule présence apportait à mon existence – et un instant plus tard je me retrouvai dans ses bras. Ma mémoire me rendait éfidlement le parfum de ses cheveux et la texture de sa peau, créant une illusion si puissante, si parfaite, que, malgré l'extrême conscience que j'avais de la situation, je ne pus m'empêcher de me laisser aller à l'étreindre. Je me sentais à la fois le témoin et le sujet d'un flux d'émotions ingouvernables – tout l'amour que j'avais éprouvé pour elle revenait me hanter, aggravé par la douleur de l'avoir perdue. Je dus prononcer des paroles insensées et des mots d'amour égarés, car elle me répondit doucement.

- Je me laisse aimer, je me laisse aimer depuis le début. Mais je ne t'ai jamais aimé moi-même... Nous n'avons jamais parlé le même langage.

Ces mots pénétrèrent en moi, pour la seconde fois, comme un poison subtil. Mes émotions se dissipèrent et le corps tant aimé se dissipa à son tour. Il ne resta que l'absence, le vide irréparable. Peu m'importait, vraiment, de rester ici ou de rentrer chez moi. Ici comme là elle m'avait échappé, et je n'avais nulle part de raison de vivre. Dormir était en vérité la seule chose à laquelle j'aspirais. « Fuir, là bas fuir... »

Je dus m'assoupir en effet. Je m'éveillai courbatu, plus fatigué encore qu'auparavant, et fort désagréablement surpris de me trouver encore dans la bibliothèque déserte. Ou bien ce rêve était le plus long, le plus complexe et le plus étrange qu'être humain ait jamais formé – englobant jusqu'à la conscience permanente de rêver, la fatigue et le sommeil – ou bien ce n'était pas un rêve, et je pouvais d'ores et déjà me considérer comme un dément. A moins que je ne fusse mort – mais cette pensée ne me réjouissait guère, d'autant que ce lieu semblait fort éloigné d'un quelconque paradis, et que cela me faisait craindre au contraire que mes tourments n'en fussent qu'à leur plus insignifiant prélude.

Je me levai et m'apprêtai à sortir, d'une humeur si sombre que je n'imaginai rien qui pût encore l'assombrir. Puisqu'il le fallait, je boirais le calice, jusqu'à la lie. Ma première surprise

fut, en poussant la porte, de ne pas entendre l'orchestre. Mais je compris vite, en m'avançant au balcon, que le bal était fini. La plupart des lumières électriques étaient éteintes, et un petit jour accablant, grisâtre, éclairait la fin de partie. L'immense majorité des convives avaient disparu, quelques uns dormaient, ivres morts, et j'entendais de loin en loin des gloussements de femme saoule.

Ce spectacle, vraiment, m'affligeait. Je descendis avec gravité l'un des quatre escaliers, dans l'intention de me diriger vers les voix que j'avais entendues – mais sitôt que je fus en bas, mon reflet me fit signe depuis un grand miroir et je m'arrêtai à sa hauteur.

- Eh bien?demandai-je. Ca y est ? La mascarade touche à sa fin ?
- Oui, dit-il. Il ne reste plus grand monde.
- Oh. Je suppose que je me suis réservé le meilleur pour la fin.

Il ne répondit pas et regarda la salle dévastée.

- J'ai toujours eu horreur des lendemains de fête, dit-il. Regarde comme tout est sale.
- Cela n'a pas grande importance, dis-je. En fait, je suis assez heureux qu'ils soient partis.
- Crois-tu que c'est toi qui les as chassés ?

Je haussai les épaules.

- Ils reviendront, ne t'inquiète pas. Tous ces mangeurs d'âme ne s'éloignent jamais longtemps.

Il ne répondit pas.

- J'ai vu qu'il restait une porte, repris-je. Est-ce celle de la sortie ?
- Qui sait ? « Ce monde noir et blanc, où donc en est la porte ? »

J'approchai la main du miroir, et, tandis qu'il m'observait avec une certaine défiance, je me réconfortai au contact de la surface dure, infranchissable.

- Qu'advierait-il de toi si je brisais le miroir ?
- Ce qu'il advierait de toi si l'on brisait l'espace.

Je trouvai cette comparaison plaisante, et, las sans doute de tant d'épreuves, j'éclatait de rire en cherchant autour de moi un objet contondant. Ma main s'arrêta sur une bouteille de champagne à moitié pleine. Et, fasciné par l'expression d'effroi sur le visage de mon reflet, et prisonnier de mon rire démentiel, je la projetai de toutes mes forces contre le miroir. Il y eut un immense fracas, qui me calma brutalement, et des éclats volèrent autour de moi.

« Sept ans de malheur... » entendis-je murmurer par ma voix, puis il se fit un grand silence. Je regardai autour de moi et m'aperçus, non sans une horreur pénétrante, que tous les miroirs de la salle s'étaient brisés.

Tout cela ne semblait pas avoir entamé la sérénité des derniers convives, car j'entendais encore des éclats de rire et de voix. Le tableau qu'ils m'offraient était admirablement composé. Au centre, assis sur une chaise, dans une posture improbable et cependant élégante, se tenait mon double dandy. Il avait les yeux brillants et le regard un peu trouble, mais c'étaient là les seuls signes d'ébriété qu'il montrât (je devais lui reconnaître d'avoir supporté cette nuit blanche et alcoolisée avec le plus grand style). Il était au demeurant fort occupé à discourir – de quoi, je ne saurais le dire, car je n'y prêtai pas la moindre attention – et semblait s'acquitter de cette tâche avec beaucoup d'esprit, car tous les yeux étaient tournés vers lui. Ma mère, avec son beau visage fatigué, était assise sur une autre chaise, un peu en retrait, et le buvait du regard avec tendresse et orgueil, à tel point en vérité qu'elle ne semblait pas s'apercevoir de l'imposture grotesque à laquelle elle se prêtait. Plus grave, encore, deux femmes se prélassaient langoureusement aux pieds de mon rival, deux femmes dont la première était Nina – qui avait obscurément abandonné son mari pour la circonstance – et dont la seconde n'était autre que celle que je venais d'étreindre dans la bibliothèque, et dont la fuite m'avait laissé en si piteux état. Mieux que charmées, elles étaient subjuguées par cet effronté, et tandis que je regardais la scène de plus en plus précisément, une sourde colère se libérait en moi.

– Et voici, Mesdames, dit-il de sa voix trainante, l'homme qui a sur moi le plus injuste et le

plus immérité des avantages : l'existence.

Elles se retournèrent et rirent à ce trait d'esprit.

- Comment se fait-il que vous soyez encore ici alors que tous mes invités sont partis ? Vous voyez, même mon reflet a quitté le navire. Il est temps de vous retirer.

J'avais dû prendre un ton agressif, car il changea calmement de pose, et répondit d'un air moqueur :

- Je vous prie de m'excuser, mais il me semble que ces dames sont *mes* invitées, que je connais cette demeure un peu mieux que vous, puisque j'y habite, et que s'il y a un maître à bord après Dieu, pour filer votre métaphore nautique, ce n'est certes pas celui que vous croyez.

Je le regardai fixement, puis, absurdement, et comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde, je lançai : « Cette affaire se réglera au pistolet. »

Il blêmit très légèrement, et les femmes s'écartèrent sans rien dire.

- Comme vous voudrez, dit-il.

Et il sortit de ses poches deux petits pistolets, finement ouvragés.

- Lequel choisissez-vous ?

Je m'avançai et en pris un au hasard – ils étaient si rigoureusement identiques que le choix importait peu. Il se leva ensuite, nous nous saluâmes, nous mîmes dos à dos et marchâmes dix pas. Je me souviens d'une étrange sensation – une excitation ultime mêlée d'une grande frayeur – mais tout cela s'enchaîna si vite que je ne saurais dire aujourd'hui si je pris ou non la pleine mesure de ce qui arrivait. Ai-je pour de bon risqué ma mort dans ce duel irréel ? Je ne le saurai sans doute jamais.

Au signal de l'une des femmes (peut-être de ma mère), nous nous retournâmes et les feux partirent, dans un tonnerre assourdissant et des vapeurs de poudre d'une âcreté étouffante. Ma balle se dirigeait droit vers son cœur, et, au moment fatal, au lieu de s'écrouler tout sanglant, mon double s'évanouit comme un fantôme, ne laissant derrière lui pas la moindre trace ni de son corps, ni de la balle qui avait eu raison de lui.

Je demeurai, une fois de plus, interdit, m'attendant obscurément à mourir à mon tour, mais je ne fus touché par aucune balle, et, au bout de quelques secondes, il fallut bien convenir que le duel était terminé, la mort, écartée, et l'ennemi, battu.

Ma mère et Nina accoururent pour me serrer dans leurs bras, en me jurant par tous les dieux qu'elles n'avaient jamais eu aussi peur, tandis que je cherchais des yeux la troisième femme, que je ne trouvai pas. Je les consolai quelques minutes, en leur enjoignant de regagner leurs pénates, et parvins enfin, non sans mal, à me débarrasser d'elles.

Avec ses miroirs brisés et ses messieurs ivres morts, la salle de bal ressemblait assez à un champ de bataille un lendemain de combat. Je n'avais pas la moindre envie de nettoyer les restes de cette damnée mascarade, et moins envie encore de m'éterniser parmi ces débris de toutes sortes. Je remontai donc péniblement l'escalier, et, avec l'espoir d'en avoir fini, je me dirigeai vers la dernière porte.

Il faisait froid, dans cette salle, un froid âpre et désolant. Pour cause, les fenêtres brisées laissaient entrer un vent mauvais. Cela ressemblait à une vaste salle de château médiéval – la pierre grise et peu travaillée, les murs épais, la dimension énorme, et la pénombre relative dans laquelle on se trouvait plongé. Il y avait si peu de choses dans cette salle, qu'au premier regard, je l'avais crue vide. Seul, au centre du vaste espace, se balançait lugubrement une sorte de berceau. Etreint par un malaise grandissant, je m'approchai du vieil objet grinçant, que le vent fantasque agitait. Il était vide, désespérément, et je demeurai un long moment hypnotisé par son mouvement irrégulier. Sur le sol, à côté, gisaient de vieux jouets recouverts d'une poussière grasse – un ours borgne, un pantin désarticulé, et un cheval de bois aux couleurs écaillées.

Je me souviens d'avoir eu un grand frisson, qui fit trembler mon corps de part en part. Et puis, avec une soudaineté fulgurante, le désespoir s'abattit sur mon âme. Je tombai à genoux, et, suffoquant, me mis à crier. J'entends encore ce cri inhumain résonner dans les hauteurs de la salle ; je sens encore le vent s'insinuer sous mes vêtements – et la brûlure à mes yeux. Je pleurai, pleurai

comme je n'avais jamais pleuré, la conscience vide et noire comme la nuit, le corps abandonné à des convulsions sans fin.

Je ne puis dire combien de temps cela dura. Je ne pourrai jamais non plus exprimer la détresse de ce moment, dont le souvenir est pour moi comme une cicatrice sans cesse prête à se rouvrir – et j'ajouterai seulement que je ne connaissais rien de l'âme humaine avant d'en avoir éprouvé l'indicible, la misérable faiblesse.

C'est ici que s'achève ma singulière aventure.

Lorsque je repris mes esprits, j'étais écroulé sur le parquet de ma maison.